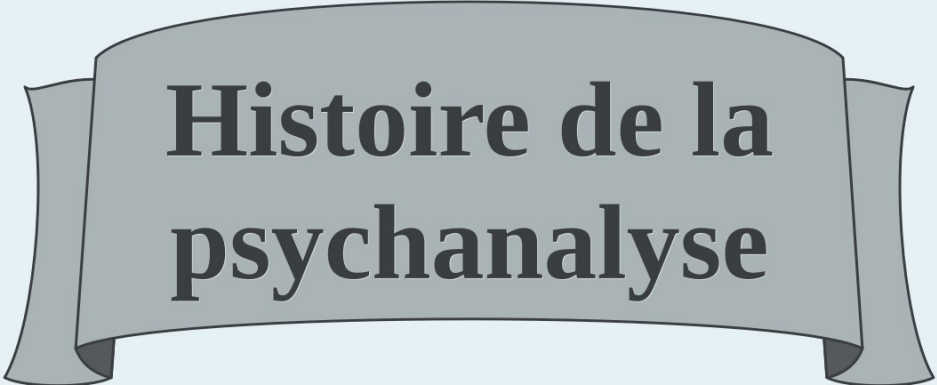




Histoire de la psychanalyse

Perron Roger

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HISTOIRE DE LA PSYCHANALYSE

Roger Perron

puf

QUE SAIS-JE ?

Histoire de la psychanalyse

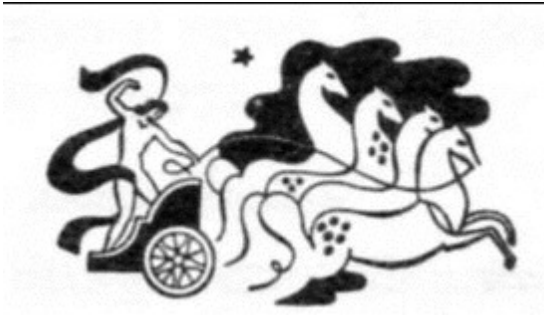
ROGER PERRON

Directeur de recherche honoraire au CNRS

Membre formateur de la société psychanalytique de Paris

Cinquième édition mise à jour

29e mille



Introduction

« Il fait plus clair lorsque quelqu'un parle. »

Mot d'enfant cité par Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*.

La psychanalyse est déjà une vieille dame. Sa date de naissance est cependant fort imprécise. Peut-être est-elle née dans la période 1893-1896, lorsque Sigmund Freud formule son hypothèse majeure sur l'étiologie sexuelle des névroses : toute névrose, et plus particulièrement l'hystérie, est à comprendre comme un trouble majeur de la *psycho-sexualité*, notion ainsi introduite de façon révolutionnaire. Ou est-ce plus précisément en 1895, lors de la publication des *Études sur l'hystérie*, que Freud signe avec son ami Josef Breuer ? Faut-il dès lors remonter à 1881-1882, époque où ce même Breuer soignait une jeune Viennoise, Bertha Pappenheim (Anna O.), et où cette intelligente jeune femme découvrit qu'elle pouvait être soulagée de ses symptômes hystériques *en en parlant*, pourvu qu'il se trouvât quelqu'un pour écouter ses propos et y prêter sens ? Peut-être cependant faut-il considérer que cette naissance est survenue bien plus tard, lorsque Freud, entre 1897 et 1900, réalise cet improbable tour de force, une *autoanalyse*. Cette longue et difficile naissance a sans aucun doute été favorisée par le développement d'une amitié passionnée entre Freud et un médecin berlinois, Wilhelm Fliess, et par les discussions qui se sont développées entre ces deux hommes, pour l'essentiel entre 1890 et 1900.

Si on aime la précision, on peut dire que la psychanalyse est née le 21 septembre 1897, jour où Freud écrit à Fliess pour lui dire que sa théorie sur l'étiologie sexuelle de l'hystérie vient de s'effondrer. Il a eu tort, avoue-t-il, de croire ses malades lorsqu'elles affirmaient que tout le mal venait d'une séduction incestueuse précoce (entendre : de pratiques sexuelles imposées par le père lorsque la malade était encore une enfant sans défense...). Les hystériques l'ont trompé... mais pourquoi ? De cette désillusion et de cette question naîtra la théorie du fantasme : ce qui compte, autant et peut-être même plus que l'événement, c'est ce qui s'en joue *psychiquement*, et même si l'événement n'a pas eu lieu. Ce qui compte pour comprendre la névrose – mais aussi le fonctionnement « normal », car il n'y a pas tant de distance qu'on le croyait entre le normal et le pathologique – c'est

la *réalité psychique*. Idée difficile à accepter pour tout esprit positiviste : Daniel Lagache a pu écrire que le grand scandale de la psychanalyse, plus encore que la sexualité, c'est le fantasme...

Mais peut-être la psychanalyse est-elle véritablement née avec la théorie du refoulement ? En ce cas cependant, sa date de naissance est encore plus imprécise, car il faudrait prendre en compte toute la période qui va de 1885 (le voyage de Freud à Paris et ses contacts avec Charcot) à 1915 au moins (année où il publie un texte essentiel sur ce sujet). Peut-être pourrait-on dire aussi que la psychanalyse est véritablement née lorsque s'est dégagée l'idée qu'il existe une sexualité infantile (1905, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*)...

On pourrait continuer longtemps ce jeu avec les dates et les périodes. Mieux vaut admettre que, comme toute œuvre d'importance, la psychanalyse s'est progressivement constituée tout au long d'une lente maturation. Il reste qu'elle est maintenant plus que centenaire et qu'elle est née de l'esprit d'un homme, Sigmund Freud. Cela peut agacer, mais il est vrai que, retracer l'histoire de la psychanalyse, c'est nécessairement retracer d'abord l'histoire de la découverte freudienne.

Car cette découverte est toujours à refaire. Ce n'est pas là clause de style. Le statut de la découverte freudienne (au sens le plus simple : découvrir, c'est faire apparaître au regard ce qui était caché) est en effet bien particulier. Car Freud l'a fondée sur deux propositions apparemment contradictoires : 1/ le fonctionnement psychique est pour l'essentiel inconscient, non pas par ignorance provisoire, mais parce qu'il est de la nature même de l'esprit que des forces très puissantes s'opposent en permanence à ce qu'il connaisse ses propres mécanismes ; 2/ je vais connaître cet inconnaissable... Pari si évidemment choquant pour le bon sens que certains, après avoir démontré par raison raisonnée que la psychanalyse ne *pouvait pas* exister, en ont conclu qu'elle n'existait pas...

Elle existe cependant, et Freud a gagné son pari. Il l'a pu parce qu'il n'était pas un penseur en chambre. Bien des philosophes qui avaient prétendu décrire la structure et le fonctionnement de l'esprit humain en s'isolant pour se regarder penser avaient échoué, parce qu'ils aboutissaient toujours à une conception rationnelle, et de plus flatteuse pour le penseur, une conception dégagée de tout ce qui humilie l'homme, c'est-à-dire d'abord de son animalité. Freud, lui, était un « savant » dans la tradition du xix^e siècle. C'était un biologiste rationaliste, longuement formé à l'étude de l'anatomo-physiologie du système nerveux, puis de l'anatomo-pathologie cérébrale, avant de passer à la neurologie et de là à la psychiatrie. Il y avait gagné le

respect des faits en même temps que le culte de la Raison. C'est dans cette attitude que, avec persévérance, il a tenté de comprendre la production des symptômes névrotiques, la structure et le fonctionnement des névroses, et au-delà la structure et le fonctionnement du psychisme humain.

Il n'a pas d'abord tenté cela sur lui-même. Ses objets d'étude, c'étaient des hommes et des femmes qui lui demandaient de l'aide, dans des cas où, vers 1890, il s'apercevait qu'il restait parfaitement désarmé ; comme tout psychiatre de cette époque, il n'avait guère le choix qu'entre des traitements illusoires – l'hydrothérapie, l'électricité... – et le traitement par le mépris : ce n'est rien, c'est dans la tête, ce ne sont que des idées, seul le corps peut être soigné... Freud, avec la naïveté du génie, a pris au sérieux ce qui faisait sourire. Il n'a pas dit « ce ne sont que des idées », il a dit « *ce sont* des idées... alors, de quoi s'agit-il ? ». Les troubles sont évidents, la souffrance indéniable, les comportements gravement inadaptés ; dès lors, dire au consultant « ce ne sont que des idées, soyez raisonnable », c'est se débarrasser paresseusement, lâchement, du problème. Si ces « idées » produisent des effets, c'est de l'ordre des phénomènes de la nature, et, en droit, l'étude scientifique en est possible.

Il y faut une méthode, une théorie ? Soit, travaillons-y. Premier principe : tout cela a du sens, c'est-à-dire que tout cela a une valeur fonctionnelle. Il n'y a pas de hasard, il n'y a pas d'effets sans causes. Si l'on se borne à dire que les hystériques sont de pauvres créatures qui se laissent aller à des mécanismes élémentaires, qu'un rêve ne signifie rien ou que si on a oublié un nom, produit un lapsus ou un acte manqué, c'est « simplement » parce qu'on est fatigué, parce qu'on n'a pas « fait attention », etc., cela relève de ce que Bachelard appellera plus tard une « pensée paresseuse ». Dès l'instant où un phénomène est observable, il est de plein droit objet possible d'étude scientifique ; il a des antécédents, des déterminants, voire des causes, en tout cas des connexions, il s'insère dans une chaîne phénoménale qui peut être décrite et comprise. Prendre cette attitude, c'est pousser à l'extrême le pari rationaliste ; le reproche le plus absurde qui ait été adressé à Freud, et après lui à la psychanalyse, c'est sans aucun doute le reproche d'irrationalité.

Mais, si Freud en était resté là, il n'aurait pas gagné son pari. Car il aurait pu n'être qu'un entomologiste de la névrose, penché sur l'homme comme d'autres sur des insectes. En psychiatrie aussi, la tentation est grande de considérer que « le fou, c'est l'autre ». Il lui a fallu, là encore, prendre le contre-pied d'une attitude fort répandue chez ses confrères, selon laquelle il existe deux catégories bien

distinctes d'états psychiques, les normaux et les anormaux, deux catégories hétérogènes d'hommes, les malades mentaux et les individus sains (le psychiatre appartenant par définition à la seconde...). Cette attitude naïvement défensive a pu être poussée par certains (comme Charles Blondel) jusqu'à prétendre que, pour l'homme sain, la folie est incompréhensible dans son essence. Tout au contraire, Freud, réduisant la distance, en est venu à admettre que si chez ses patients des désirs inacceptables pouvaient être frappés de refoulement, et, ainsi méconnus, continuer à travailler dans l'ombre pour produire des symptômes qui ne sont rien d'autre que des satisfactions déguisées, alors il ne s'agissait peut-être pas d'un mécanisme *pathologique*, observable seulement chez un petit nombre de « malades » ; c'était peut-être un mécanisme *psychologique* qui jouerait en tout être humain. La conclusion s'imposait, mais il fallait du courage pour la prendre au sérieux : *chez moi aussi...* Moi-même, Sigmund Freud, je suis sans doute ainsi le jouet de tels mécanismes, c'est-à-dire siège de désirs et de fantasmes si honteux, humiliants, inacceptables, culpabilisés, etc., que travaillerait en permanence un refoulement qui m'empêcherait de l'admettre ; et telle manifestation d'apparence innocente n'est-elle pas dès lors, en fait, satisfaction déguisée ? Hypothèse plausible, mais aussi belle leçon d'humilité. Et de courage : comment faire tomber ces masques, arracher ces déguisements ? Au risque de faire sourire – on a souri, et pire – Freud, avec la simplicité du génie, a travaillé sur ce qu'au fond tout le monde savait déjà : il est des rêves où l'on s'accorde des satisfactions interdites dans la vie vigile. Avec une impitoyable logique, il a décidé de travailler sur cette idée que *tout rêve* est satisfaction de désir : pas d'échappatoire ! C'était poser que tout dans le rêve est lisible sous ce principe, qu'alors les masques et les déguisements tombent ; et qu'à la faveur d'une telle analyse ce sont les lois mêmes de ces transpositions qu'on pourra énoncer. Le prix à payer, c'est la révélation d'un Sigmund Freud beaucoup moins glorieux que celui qui se donnait à voir auparavant, à lui-même et à autrui ; et ce sera même son exposition publique, puisque, au terme de cette analyse, il faudra bien le faire savoir : ce sera *L'Interprétation des rêves*, publiée en 1900.

Faire l'histoire de la psychanalyse, c'est donc d'abord faire l'histoire de la découverte freudienne, puisqu'elle révèle en elle-même, en ses tâtonnements, ses confusions, ses erreurs et ses succès, l'essentiel de ce sur quoi travailleront nécessairement, après Freud, tous les psychanalystes – qui, chacun pour sa part, devront commencer par refaire personnellement ce parcours. Il apparaît donc nécessaire de situer les conditions de cette découverte, de la placer dans son contexte historique, sociologique, culturel, mais aussi dans le contexte

de la *personne* Sigmund Freud.

La psychanalyse d'aujourd'hui est le produit d'une longue histoire dont on retracera les grandes lignes dans ce qui suit.

Chapitre I

La préhistoire

I. Un grand mouvement d'idées...

Juin 1880. À Vienne vit un jeune homme inconnu, Sigmund Freud. Il vient de passer la première partie de son doctorat en médecine ; c'est un étudiant tardif, il ne passera la seconde partie de cet examen que l'année suivante. En fait, il a peu de goût pour la médecine ; il n'en aura jamais, et c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles, beaucoup plus tard, il soutiendra toujours que la psychanalyse peut fort bien être exercée par des non-médecins. Il veut être savant. Il travaille au laboratoire d'Ernst Brücke, un Berlinoise sévère qu'il admire et qu'il craint. À 24 ans, il est en passe de devenir un bon spécialiste du système nerveux des animaux inférieurs ; il a déjà plusieurs publications scientifiques à son actif. C'est un jeune homme sérieux ; on ne lui connaît aucune aventure féminine. Il restera toute sa vie d'une extrême discrétion sur sa vie privée, et Jones, son biographe, le caractérisera comme un « puritain ». C'est un travailleur acharné, un observateur scrupuleux. Depuis quatre ans, il a passé des centaines d'heures à disséquer des anguilles (pour démontrer que les mâles possèdent des testicules...), des lamproies, des écrevisses, et à préparer et colorer des coupes de tissus qu'il examine au microscope. Il y a gagné un respect absolu des faits qu'il affirmera toute sa vie. À 24 ans, ses maîtres le considèrent comme un sujet méritant. Il a peu de chances cependant de faire une carrière scientifique : il est pauvre, les postes officiels sont rares et âprement disputés ; et, dans le climat d'antisémitisme qui monte alors en Autriche, le ministère n'y nomme pas volontiers des juifs. Deux ans plus tard, c'est Brücke lui-même qui, en dépit de l'estime qu'il porte à son élève, lui conseillera d'abandonner la recherche et de gagner sa vie par la pratique médicale, conseil que le jeune homme se résignera à suivre « la mort dans l'âme ».

Mais, pour l'heure, en cet été de 1880, Sigmund est encore tout plein du rêve de devenir un grand savant. Il veut collaborer à l'œuvre de son maître et la continuer. Ce rêve est exaltant. L'aventure avait

commencé bien avant sa naissance, en 1845, lorsque quelques jeunes gens enthousiastes avaient fait le serment de démontrer que la Vie est une, en deçà de la multiplicité de ses formes, et qu'elle peut s'expliquer entièrement par le jeu de forces physicochimiques. Cette idée peut paraître aujourd'hui banale, mais à l'époque elle représentait un énorme pari. Ces trois mousquetaires de la science, comme leurs illustres prédécesseurs, étaient quatre : Emil Dubois-Reymond, Hermann Helmholtz, Carl Ludwig et cet Ernst Brücke qui, émigré à Vienne, deviendra le maître de Freud. Ce dernier, après une brève période de romantisme scientifique, adhère avec enthousiasme au matérialisme, au positivisme et au strict déterminisme professés par Brücke ; il y restera attaché toute sa vie et le réaffirmera en maintes occasions.

Il ne s'agit pas là d'une affirmation générale et vague de philosophie scientifique, mais bien de principes d'action. Il faut souligner en particulier que Freud a adhéré à ce moment à deux idées qui joueront un rôle essentiel dans le futur développement de la psychanalyse. La première postule que tout système vivant est organisé par des *forces*, actives ou potentielles, dont la somme reste constante si le système est isolé. Le programme de travail développé par Brücke et ses amis visait à analyser le jeu, dans des organismes vivants, des forces définies et étudiées par les physiciens et les chimistes, forces correspondant à diverses formes d'énergie (mécanique, électrique, calorifique, etc.). Lorsque Freud, bien plus tard, en viendra à définir un *appareil* psychique fonctionnant selon les mêmes lois générales que les appareils organiques (respiratoire, circulatoire, etc.), mais sur un autre plan de réalité, il le concevra comme organisé par un jeu de forces, et définira une énergie spécifique à ce niveau qu'il baptisera « libido ». Par là, bien loin de renier ses maîtres, il affirmera rester dans la droite ligne de leur pensée ; et le « principe de constance », bien que cela fasse alors problème, restera toujours pour lui un principe essentiel.

La seconde idée concerne l'unité du vivant. Le jeune Freud était très séduit par la théorie de Darwin qui secouait alors l'Europe scientifique (l'œuvre majeure de Darwin, *L'Origine des espèces*, avait paru vingt ans auparavant, en 1859). Elle permettait en effet de comprendre la structure morphologique d'un organisme vivant, et peut-être même son fonctionnement, en le considérant comme l'aboutissement d'une chaîne évolutive d'organismes progressivement différenciés et organisés. Darwin avait pour l'essentiel établi cela au plan de l'anatomie comparée, sur la base d'une énorme documentation ; il fournissait en plus une hypothèse sur le moteur de cette évolution : la compétition pour la survie et la sélection progressive des plus aptes. Darwin s'inscrivait là, de façon éclatante, dans une longue lignée de

naturalistes favorables aux thèses évolutionnistes, dont le plus célèbre avait été Lamarck. Son succès avait été tel que les transpositions et les prolongements dans d'autres domaines que l'anatomie comparée se sont multipliés à la fin du siècle, et le jeune Freud a été baigné par ce courant, qui par là marquera profondément la psychanalyse.

Cela concerne au premier chef l'analyse fonctionnelle. L'idée est simple : les fonctions d'un organisme complexe, très différencié et fortement organisé, se comprennent mieux si on examine leur jeu plus simple dans les organismes moins complexes qui précèdent. Et l'on gagne beaucoup à examiner cela dans deux lignes de développement : celle où s'enchaînent les espèces animales – c'est la phylogenèse – et celle où se succèdent les états de croissance successifs d'un être donné, l'ontogenèse. Haeckel formulait alors une proposition restée après lui célèbre, selon laquelle « l'ontogenèse récapitule la phylogenèse » : il y a homologie entre, d'une part, la succession des formes d'organisation de l'individu au cours de sa croissance, et, d'autre part, leur succession au fil de l'enchaînement des espèces qui précèdent la sienne. Cette hypothèse apparaît aujourd'hui fort approximative. Mais elle avait séduit Freud, par l'intermédiaire de son premier maître, Karl Claus, disciple de Haeckel. On en retrouvera en particulier la marque dans un ouvrage qui paraîtra en 1914 sous le titre *Totem et Tabou* : il y évoque la reviviscence dans le développement de l'enfant, sous forme fantasmatique, c'est-à-dire *psychique*, d'événements qui, suppose-t-il, ont autrefois marqué l'histoire de l'humanité (le meurtre rituel du père dans la « horde primitive » pour la possession des femmes). Si la thèse ethnographique sur laquelle il s'appuie apparaît aujourd'hui fort contestable, c'est cependant un travail qui met bien en évidence son effort pour expliquer le fonctionnement psychique par l'histoire, et ceci, dans deux directions coordonnées : l'histoire de l'individu et l'histoire de la lignée dont il est issu. Freud restera toujours fidèle à cette façon de penser, solidement installée chez lui au cours des quinze années de son travail scientifique antérieures à son intérêt pour la psychopathologie. La psychanalyse en est restée marquée de façon indélébile, même si l'on n'accepte plus guère ses vues sur la « phylogenèse » (il faut remarquer à cet égard que, chaque fois qu'il utilise ce terme, il en fait un usage assez impropre pour désigner en fait l'enchaînement d'états culturels successifs de l'*Homo sapiens* ; il s'inspirait là d'un darwinisme sociologique alors en vogue mais aujourd'hui désuet).

II. « La psychanalyse est fondée sur l'amour de la vérité »

En 1880, le jeune Freud n'en est pas là. En marge de son travail de laboratoire, il s'imprègne de ces grands courants d'idées. C'est un jeune homme ardent et un peu naïf, porté à prendre au sérieux ce que les gens sérieux prennent à la légère. Deux anecdotes en témoignent, à situer quelques années plus tard. Lorsqu'il rendra visite, à Paris, au grand Charcot (automne et hiver 1885), il l'entendra dire que chez les hystériques, ce qui est en cause, « c'est la chose génitale, toujours » ; mais ceci en privé, et Freud est étonné de voir qu'il n'y fait jamais allusion dans son enseignement et ses écrits. De même, un peu plus tard, il entendra le grand gynécologue viennois Chrobak dire, en plaisantant, que la seule prescription qui conviendrait aux hystériques, mais que malheureusement il ne pouvait rédiger, serait : *penis vulgaris, bis repetitur*. Pourquoi ces grands savants, si portés à l'admission de telles idées en privé, refusaient-ils à ce point d'y réfléchir en scientifiques ? Cela lui semble d'abord peu compréhensible : les savants ne sont-ils pas avant tout de hardis conquérants, comme cet Hannibal qu'enfant il admirait ? Il lui fallut bien admettre cette réponse : ces gens préféraient éviter de regarder en face des réalités déplaisantes ; de plus, ils craignaient de se déconsidérer en tant que médecins par l'évocation publique de telles idées touchant à la sexualité. Certes, on pouvait soigner le corps, en particulier les maladies vénériennes. Mais pas question de toucher à l'esprit, aux désirs, aux fantasmes, aux angoisses, aux jouissances, aux « secrets d'alcôve ». Il était plus prudent de se conformer aux bons usages et à la morale et de s'y soumettre, ne serait-ce qu'en apparence.

Se soumettre, renoncer à affirmer ce qu'on croit juste, fût-ce contre tous ? Jamais ! Sigmund en avait fait le serment lors de son adolescence sage et passionnée. Il ne ferait pas comme son père, Jacob, un honnête commerçant juif peu doué pour les affaires, qui, un jour, avait dû subir un intolérable affront. Comme il marchait dans la rue, il avait croisé un Gentil arrogant qui avait jeté dans la boue son bonnet de fourrure en criant : « Juif, descends du trottoir ! » Quand Jacob raconta cela à son fils, alors âgé de 12 ans, l'enfant indigné demanda : « Qu'as-tu fait ? » – « Eh bien, dit Jacob tristement, je suis descendu du trottoir et j'ai ramassé mon bonnet... » Jamais Sigmund ne ferait cela. Il dirait la vérité, sa vérité en tout cas, quoi qu'il dût lui en coûter. Et, en effet, il affronta le scandale lorsque, à partir de 1895, il mit en jeu sa réputation de médecin en affirmant que les névroses sont dues à des troubles de la psychosexualité ; pis encore, en affirmant ensuite que les enfants, ces chers petits anges, sont *aussi* des êtres sexués. Ce qu'il dut alors affronter, un certain nombre d'anecdotes en témoignent, notamment celle-ci que rapporte Jones. La Société de philosophie demanda un jour une conférence à Freud. « Au

dernier moment, un message urgent lui fut remis. On lui demandait de ne donner, pour commencer, que des exemples “convenables” ; il y aurait ensuite une pause afin que les dames puissent quitter la salle, après quoi il pourrait continuer ! Naturellement, il refusa (15 février 1901) » (Jones, 1958, p. 376). À la fin de sa vie (dans un texte de 1937 intitulé *Analyse terminée et analyse interminable*), il donnera de la psychanalyse cette définition magnifique : « La psychanalyse est basée sur l’amour de la vérité. »

C’est à cet amour de la vérité chez Freud que nous devons la psychanalyse. Même lorsque vint le succès, il ne se fit pas d’illusions. Lorsque, après une longue bataille, il fut enfin nommé professeur (d’ailleurs sans salaire et sans charge fixe, mais le titre était important dans la Vienne de l’époque), il écrivit à son ami Fliess : « L’approbation du public m’est acquise, vœux et envois de fleurs pleuvent, comme si le rôle de la sexualité avait été soudain découvert officiellement par Sa Majesté, la signification des rêves confirmée par le Conseil des ministres, et la nécessité d’une thérapie psychanalytique de l’hystérie reconnue par le Parlement à la majorité des deux tiers » (11 mars 1902).

III. Pourquoi la fin du xix^e siècle ?

Après coup, une grande découverte donne toujours l’impression, dans les échos qui s’en prolongent, d’un coup de tonnerre dans un ciel serein. Puis viennent les exégètes et les historiens qui recherchent les précurseurs et les prémices, et qui s’attachent à montrer que tout était déjà là, qu’il a suffi d’une reformulation hardie et d’un vaste écho public pour que s’impose à la conscience collective ce qu’elle refusait d’admettre. Le créateur n’est plus qu’un Messie annonçant des temps nouveaux déjà advenus... Mais s’il n’était pas né, s’en serait-il trouvé un autre pour jouer ce rôle ? Vieille question à laquelle n’échappe pas la création de la psychanalyse. Il n’est donc pas inutile de donner quelques indications sur le contexte historique de son apparition et sur les particularités de la *personne* Sigmund Freud ; ceci parce que, à beaucoup d’égards, les démarches théoriques et les pratiques de la psychanalyse d’aujourd’hui en restent fortement marquées.

En cette fin du xix^e siècle, le monde paraît avancer victorieusement, sereinement, sur la voie du progrès, un progrès érigé en article de foi par les esprits éclairés. On en attend l’extension des échanges culturels, le développement scientifique, technique et économique. La Raison triomphe. La preuve semble faite que le rationalisme est en passe d’assurer à l’homme une complète domination de la nature ;

plus de secrets de la Création auxquels il serait sacrilège de toucher. L'économie capitaliste en plein développement va, on l'affirme, assurer la prospérité de tous sous la conduite d'une grande bourgeoisie éclairée. Au-delà d'une mosaïque de petits États hérités du passé, l'Europe se structure en grandes unités nationales dont l'équilibre doit assurer la paix. Certes, la Prusse, puissance montante, et qui réalise l'unité allemande sous sa férule austère, a infligé une défaite inattendue et humiliante à l'Empire austro-hongrois en 1866 ; mais, vu de Vienne, il s'agit d'une querelle interne au monde germanique, et l'Empire apparaît – bien illusoirement, mais ceci ne se révélera que plus tard – plus solide que jamais. Quant à la défaite infligée par cette même Prusse à la France en 1870, cela n'est pas pour déplaire : ces Français attachés à faire revivre l'arrogance napoléonienne n'ont eu que ce qu'ils méritaient... L'université de Vienne est l'une des plus prestigieuses du monde. La vie de la capitale est gaie, animée, spirituelle ; Freud y a beaucoup d'amis bien qu'il se garde de la vie galante dont beaucoup font étalage. À cet égard, Vienne, comme Paris, mais dans un style différent, offre un terrain idéal à l'éclosion de la psychanalyse. La morale victorienne, officiellement, règne là comme ailleurs. Les femmes convenables et les jeunes filles sont supposées sans désirs sexuels ; les hommes, en revanche, revendiquent une virilité triomphante et exigeante, dont les demi-mondaines et les prostituées assurent discrètement, s'il le faut, la satisfaction. Le spectre de la syphilis, cependant, épouvante (ce n'est qu'en 1909 qu'Ehrlich introduira, avec le salvarsan, la première thérapeutique efficace). En ce qui concerne les épouses légitimes, qu'on honore et qu'on respecte, il importe d'être prudent pour limiter les naissances, et l'on ne connaît guère que deux méthodes, le « coït réservé » (c'est-à-dire interrompu avant satisfaction) et le condom (ce que les Français appellent « capote anglaise »). De tout ceci, il résulte en fait une grande misère sexuelle, avec deux conséquences évidentes. D'une part, toute une mythologie parallèle, nourrie d'allusions, de gaudrioles et d'anecdotes scabreuses, de vantardises, etc. ; et d'autre part, un intérêt croissant des médecins pour les « déviations sexuelles ». La *Psychopathia Sexualis*, de Krafft-Ebing, qui paraît en 1886 connaît un succès considérable : on peut là, légitimement puisque l'ouvrage est dû à un savant éminent (qui d'ailleurs soutiendra toujours Freud), plonger dans une tératologie érotique supposée étrangère aux gens normaux. Lorsque Freud mettra l'accent sur la sexualité, il s'inscrira donc dans un vif courant d'intérêt de ses contemporains ; le scandale viendra de son affirmation que sans doute il ne s'agit pas là seulement de pathologie, mais bien des conséquences inévitables d'un état de société que nul n'est à l'abri et qu'il s'agit de phénomènes universels... Didier Anzieu, dans l'excellent ouvrage qu'il a consacré à la

découverte freudienne (1959), écrit à ce propos : « Aux yeux de Freud, la continence prolongée n'est ni naturelle ni saine, et la masturbation, l'usage des préservatifs masculins, les pratiques où les rapports sont arrêtés avant l'orgasme des deux partenaires, le recours aux filles publiques ne peuvent constituer que de transitoires pis-aller. Dès le début de 1893, il a écrit à Fliess une proposition qui possède cinquante ans d'avance sur son temps et qui eût fait scandale si elle avait été divulguée : "Le seul autre système serait d'autoriser les libres rapports entre jeunes gens et jeunes filles célibataires, mais cela ne saurait advenir que si l'on disposait de méthodes anticonceptionnelles inoffensives" » (Anzieu, 1959, vol. 1, p. 114). Ainsi que le souligne Anzieu, c'est sans doute le « puritanisme » de Freud qui lui a permis, dans ce contexte, de créer la psychanalyse. À l'inverse de beaucoup de ses contemporains qui dans ce domaine préféreraient agir plutôt que penser, il préférerait penser en s'abstenant d'agir. Face aux séductions auxquelles son intérêt pour la sexualité allait l'exposer (et il était bel homme...), il aurait pu fuir ou profiter discrètement de ses bonnes fortunes. Il lui parut en fait plus intéressant de réfléchir à ce qui se passait en pareil cas. Il racontera cela bien plus tard (dans *Ma vie et la Psychanalyse*, 1924), en rapportant un incident survenu dans la période (vers 1890) où il tentait de soigner les hystériques par l'hypnose : « Comme ce jour-là je venais de délivrer de ses maux l'une de mes plus dociles patientes, chez qui l'hypnose avait permis les tours de force les plus réussis, en rapportant ses crises douloureuses à leurs causes passées, ma patiente en se réveillant me jeta les bras autour du cou. L'entrée inattendue d'une personne de service nous évita une pénible explication, mais nous renoncâmes de ce jour et d'un commun accord à la continuation du traitement hypnotique. J'avais l'esprit assez froid pour ne pas mettre cet événement au compte de mon irrésistibilité personnelle, et je pensai maintenant avoir saisi la nature de l'élément mystique agissant derrière l'hypnose. » Ce fut l'amorce de la découverte du transfert...

IV. Pourquoi Sigmund Freud ?

On a beaucoup insisté, sans doute à juste titre, sur deux types de considérations pour répondre à cette question. Il s'agit, d'une part, de la constellation familiale particulière dans laquelle il est né et a grandi, et d'autre part, du fait qu'il était juif.

Son père, Jacob Freud, était un honnête commerçant en tissus aux ressources modestes. Né en 1815, il s'était marié à 16 ans, et de ce mariage étaient nés deux fils, Emmanuel en 1832 et Philip en 1836.

Veuf, Jacob se remaria, puis perdit cette seconde épouse. C'est d'un troisième mariage que naquit Sigmund en mai 1856. Sa mère, Amalia, avait alors 21 ans ; elle était donc beaucoup plus jeune (de vingt ans) que son mari, mais à peu près du même âge que ses deux beaux-fils (trois ans de moins qu'Emmanuel, un an de plus que Philip). D'où les questions que ne put manquer de se poser le petit Sigmund lorsqu'il en vint à comparer sa famille avec celles qu'il pouvait connaître dans la petite ville où ils vivaient (Freiberg, en Moravie ; la famille quitta cette ville pour venir vivre à Vienne lorsque l'enfant eut 3 ans et demi). Si Amalia était sa mère, Jacob faisait plutôt figure de grand-père ; mais alors n'était-ce pas Philip, ou bien Emmanuel, qui aurait dû être son mari ? Emmanuel, certes, avait une femme, Maria, et des enfants (neveux donc de Sigmund : John, né un ou deux ans avant lui, Pauline, née comme lui en 1856 et Berta qui naîtra en 1859). Pourquoi Philip ainsi qu'Emmanuel et les siens logeaient-ils de l'autre côté de la rue, et pourquoi n'était-ce pas l'un ou l'autre, plutôt que Jacob, qui couchait avec Amalia dans la chambre que lui, Siggie, partageait avec ses parents ? Que tout cela était donc compliqué... Il est plausible que cette structure familiale particulière ait d'emblée marqué l'enfant de présupposés peu orthodoxes sur les liens de parenté. Il était le premier-né d'une union qui devait durer longtemps et fut sans doute raisonnablement heureuse. Il était né coiffé, signe certain d'un grand destin selon l'opinion populaire. Il restera longtemps le seul garçon du couple. Un petit frère, Julius, né lorsque Sigmund avait environ 2 ans, ne vécut que six mois ; suivirent, de 1858 à 1866, cinq filles et enfin un garçon. En tant que premier-né et en tant que garçon si longtemps unique, il était et resta toujours l'enfant préféré de sa mère ; ce fut, affirmera-t-il, une assise essentielle de la confiance en soi qui devait le soutenir toute sa vie.

Le second aspect de cette histoire personnelle qu'il convient de souligner est que Freud était juif. Son grand-père paternel, Schlomo Freud, était rabbi (c'est-à-dire sage, savant, sans fonctions sacerdotales particulières). Son père, Jacob, était un esprit libéral, profondément attaché à la tradition juive mais sans sectarisme religieux. Sigmund lui-même, toute sa vie, s'affirmera juif – non croyant – et fier de l'être. Il dira que cette appartenance à une minorité était de nature à lui faire percevoir les choses sous un jour peu conformiste, et qu'en tout cas le courage qui lui avait été nécessaire pour affronter les vexations antisémites (en général mineures mais fréquentes dans l'Europe centrale de l'époque) l'avait soutenu dans son combat scientifique. Ce courage, dès l'enfance et l'adolescence, s'était au premier chef traduit par l'ardeur au travail et la soif de culture (il fut, au lycée, constamment premier dans la plupart des matières). Puisqu'il le fallait

pour réussir dans la société de cette époque, il acquerrait une bonne culture classique (en témoignera plus tard l'abondance dans ses écrits des références à la littérature et à la mythologie gréco-romaines). Ceci certes n'est pas allé sans ambivalence, par ce que cela impliquait d'éloignement de la tradition juive et de « reniement du père ».

Cette ambivalence a probablement contribué à la façon dont il a vécu son aventure scientifique, en particulier lors de la « traversée du désert » dans les premières années du siècle. Il a parfois alors, en effet, la sensation que les résistances à la psychanalyse naissante s'alimentent d'un antisémitisme inavoué. Il n'avait peut-être pas tout à fait tort. Lorsque les nazis, à la fin de sa vie, brûlèrent ses livres, condamnèrent la psychanalyse et en interdirent la pratique, c'est en la taxant de « science juive ». Lui-même dut alors fuir l'Autriche et, à 82 ans, chercher refuge en Angleterre (quatre de ses sœurs, qui n'avaient pu s'échapper, moururent dans un camp d'internement). Lorsque se créa le premier cercle de fidèles, vers 1905, il déplorera qu'il ne soit composé que de juifs ; et l'une des raisons de l'importance qu'il accordera à Jung sera qu'il s'agissait du premier chrétien jouissant d'une bonne notoriété qui consentit à entrer dans le cercle.

On a évoqué par ailleurs, aux origines de la psychanalyse, le goût d'une certaine tradition juive pour l'exégèse du Texte et pour l'interprétation, dont Freud aurait hérité de son père, mais aussi de Hammerschlag, le maître aimé et respecté qui lui avait enseigné l'hébreu et l'avait initié à la lecture de la Bible. Ceci aurait été, a-t-on soutenu, une assise majeure de ce qui devait devenir l'herméneutique freudienne. L'influence est probable ; mais il est certain que Freud n'avait aucun goût pour des discussions talmudiques qui lui paraissaient stériles ; seule lui semblait utile la discussion portant sur des faits et alimentée par des faits.

Tout ceci mérite d'être noté si l'on veut comprendre le développement de la psychanalyse et son état présent. Propension à envisager le non-conforme, le choquant, à ne pas se laisser enfermer dans les idées reçues ; recherche, par l'interprétation, de sens seconds derrière les sens apparents ; sensation de faire œuvre révolutionnaire, refus de s'inscrire dans les normes et les règlements de l'État, de l'université, des corps constitués, tout ceci continue à marquer la psychanalyse et les attitudes des psychanalystes... comme, peut-être, sur un versant moins flatteur, le goût du cercle étroit, pour ne pas dire de la chapelle, l'attrait d'un certain secret, pour ne pas dire la propension à l'ésotérisme ; une attitude chez certains d'isolement pur et dur, fût-ce au prix de l'incompréhension et du « martyr », et jusqu'aux excès du conformisme dans l'anticonformisme...

Chapitre II

Fondation

I. Le passage par la neurologie

En 1883, Freud amorce une carrière de neurologue qu'il poursuivra pendant une quinzaine d'années. Vers 1890, il s'est acquis à Vienne une bonne réputation dans cette spécialité. Il y travaille dans deux directions complémentaires.

Dans la première, il s'agit d'un travail de laboratoire sur des questions d'anatomie du système nerveux central ; il examine avec patience des milliers de préparations microscopiques. Il est notable que, dès ses premiers travaux de neurologue, il parie sur la méthode développementale. Dans l'organisme achevé, en effet, le système nerveux présente – surtout au niveau de l'encéphale – une structure cellulaire et des connexions d'une effroyable complexité. La seule méthode possible, à l'époque, est de pratiquer un très grand nombre de coupes transversales très minces qu'on examine une à une au microscope ; en superposant le dessin de ces plans, on peut espérer se donner une image à trois dimensions des trajets des fibres nerveuses et de leurs connexions. Il y faut une énorme patience, mais aussi des méthodes de coloration fiables ; Freud y travailla et fit sur ces problèmes techniques des publications remarquées. Ceci mérite d'être rapporté, car il serait totalement erroné de voir en Freud un homme sans formation ni préoccupations scientifiques, uniquement intéressé par de vastes considérations sur le Verbe... Lorsqu'il commença à édifier ce qui allait devenir la « Métapsychologie », ce fut dans le même esprit : édifier un appareil conceptuel et théorique pour rendre compte de faits d'observation, mais cette fois au niveau du fonctionnement psychique.

Mais l'intérêt de cette période de l'histoire de Freud réside surtout ailleurs. Fleschig avait montré que, au cours du développement fœtal des mammifères, la myélinisation des fibres nerveuses survient à des moments différents selon les régions. D'où l'idée selon laquelle le temps joue comme révélateur des structures et que dès lors l'étude de

l'ontogénèse (le développement individuel d'un organisme) devient un instrument précieux pour comprendre la structure et le fonctionnement de l'organisme adulte. C'est dans cette optique que Freud se mit à étudier des cerveaux de chatons, de chiots et – *post mortem* bien sûr – d'embryons humains et de bébés. Ce pari sur l'analyse ontogénétique, alors appliqué à des problèmes d'anatomie du système nerveux, deviendra constitutif de la psychanalyse lorsque Freud l'utilisera pour comprendre le fonctionnement psychique. Pour comprendre une structure complexe chez l'adulte, la méthode reine est d'en saisir les étapes successives de construction ; ce sera aussi, dans les mêmes termes, le pari de Piaget en ce qui concerne le fonctionnement cognitif.

Dans une seconde direction, Freud travaille en clinicien de la neurologie. Il acquiert dans ce domaine une grande compétence et parvient à des repérages sémiologiques précis qui lui permettent de poser des diagnostics dont l'exactitude se trouve à plusieurs reprises confirmée par l'examen anatomo-pathologique *post mortem*. Il fait autorité en matière de paralysies cérébrales infantiles ; il consacre son premier livre à l'aphasie, problème qui occupe alors le devant de la scène scientifique. En ce cas encore, son option évolutionniste est patente. Pour rendre compte de la variété des troubles aphasiques (c'est-à-dire des troubles du langage), on pariait alors généralement sur la mise en évidence de localisations cérébrales précises. Ceci paraît à Freud assez illusoire ; il critique cette option sans ménagements, ce qui lui vaudra quelque ressentiment de la part de son maître Meynert qui en était un tenant respecté. Ceci est l'un des premiers et plus notables exemples d'une position de franc-tireur, voire d'iconoclaste, qui de toute évidence plaisait assez à Freud, même si s'ensuivait l'amer plaisir du précurseur incompris... Plutôt donc que de rechercher l'explication par des localisations *anatomiques*, Freud se tourne, pour comprendre la diversité des aphasies, vers l'analyse *fonctionnelle*. Il utilise une hypothèse de Hughlings Jackson qui commençait à éveiller un vif intérêt parce qu'elle se situait dans la droite ligne de la pensée darwinienne. Selon cette hypothèse, dans les processus de dégradation qui peuvent affecter le système nerveux central (par dissociation sénile ou par atteinte anatomo-fonctionnelle diffuse), la destruction procède en ordre inverse de la construction : ce sont les structures (et par voie de conséquence les fonctions) les plus tard construites qui se dégradent les premières, les plus archaïques qui subsistent le plus longtemps. Ceci va de pair avec une conception de l'appareil nerveux comme un vaste système de structures hiérarchisées, les structures de niveau supérieur contrôlant, organisant, régulant, les structures de niveau inférieur ; cette

hiérarchie est à la fois d'ordre fonctionnel et d'ordre temporel (par sa construction dans l'ontogenèse). Les structures de niveau supérieur, les plus complexes et les plus tardives, sont aussi les plus fragiles. Si elles sont atteintes, les structures de niveaux inférieurs se trouvent libérées, c'est-à-dire décoordonnées ; le processus de dégradation peut se poursuivre dans cet ordre régressif, à la façon d'un tricot qui se défafile, mais aussi d'une maison qu'on démolit. Freud utilise ces hypothèses dans son ouvrage sur les aphasies. On les retrouvera dans l'édification de la psychanalyse.

II. Le passage à la psychiatrie

De la neurologie clinique à la psychiatrie, le passage était aisé. Il allait de soi, pour la plupart des spécialistes, que tout trouble psychique était à comprendre comme l'expression d'un trouble organique. Pour certains troubles, ceux qui constituaient l'objet privilégié de la neurologie, ce modèle fonctionnait bien. Il était bien plus hasardeux dans les cas de troubles psychiques sans corrélats neurologiques ; ceci tout particulièrement dans le cas des hystériques, aux troubles aussi divers que, en général, spectaculaires. On ne pouvait alors identifier aucun signe clair d'atteinte du système nerveux central. On pouvait bien évoquer vaguement une « inflammation des nerfs » (d'où les termes impropres de « névrose » ou, de façon plus populaire, de « maladies nerveuses » ou « maladies des nerfs », qui sont restés en usage bien après qu'on ait reconnu leur inadéquation ; Freud, pour sa part, insistera à partir de 1895-1896 sur le terme « psychonévrose ») ; mais cela ne paraissait pas très sérieux. Le repérage sémiologique lui-même était déroutant. En effet, dans les cas – fréquents à l'époque – d'anesthésies ou de paralysies partielles chez des hystériques, cela ne découlait en aucune façon du trajet des voies nerveuses de la sensation et de la motricité, ni de l'organisation des centres de réception et de commande. Du moins, cela ne correspondait pas à ce qu'en savaient les spécialistes ; en revanche, cela reflétait assez bien les conceptions anatomiques « naïves » des patients – ou plutôt des patientes, car l'hystérie était très généralement tenue pour un syndrome typiquement féminin. Le médecin, désarmé, considérait en général que tout cela n'était pas sérieux, et qu'au reste il n'y pouvait rien. Ce désintérêt pouvait se teinter de quelque dédain s'il soupçonnait l'hystérique de simuler ses troubles, plus ou moins consciemment, pour « se rendre intéressante ».

Un tel dédain, au demeurant, trouvait à s'alimenter dans la théorie de la dégénérescence très généralement acceptée par la psychiatrie de

l'époque. Selon cette théorie, il existe des lignées familiales où, en quelques générations, ce qui fait la qualité de l'homme se dégrade. Cela commence par des troubles de la conduite mineurs, puis s'aggrave de père en fils, de mère en fille, pour aboutir à la folie, voire à l'idiotie. Cette théorie, qui a exercé une très forte emprise sur la psychiatrie de la fin du xix^e siècle, et par extension sur toute la culture de cette époque, exprimait en fait toute une conception de l'homme et de la société : ce qui fait la dignité de l'homme et lui permet de s'élever dans la voie du progrès personnel et social, c'est son effort permanent pour s'élever au-dessus de l'animalité. La dégénérescence, dès lors, est conçue comme le symptôme et l'effet du relâchement de cet effort, et par là elle est châtiment autant que maladie ; ceci, en s'inscrivant dans l'organique, se transmet et s'aggrave de génération en génération à mesure de l'affaiblissement progressif des moyens de lutte. Les hystériques sont dès lors situées à un moment particulier de ce processus, où le relâchement reste discret mais suffit à expliquer la libération de phénomènes sensoriels et moteurs élémentaires (ceci en accord avec les idées de Hughlings Jackson), mais aussi des manifestations instinctuelles choquantes, et que seul peut excuser l'état de ces malheureuses (le caractère érotique de certaines « crises » produites en spectacle lors de démonstrations cliniques n'était que trop évident...).

Ainsi, à tout prendre, les hystériques étaient de pauvres filles qui se laissaient aller, sous le poids d'une hérédité fâcheuse. En langage plus savant, on était conduit à invoquer la faiblesse de la « tension psychique » (ce sera la théorie de Pierre Janet), des « états hypnoïdes » où l'état vigile se relâche comme dans le sommeil (théorie de Breuer, dont nous reparlerons plus loin), etc. L'hystérie, lorsqu'elle retenait l'attention du psychiatre, était conçue dans le cadre de ces idées sur la dégénérescence. C'était la position de Meynert et de Krafft-Ebing, les maîtres viennois de Freud en psychiatrie, et aussi celle du grand Charcot à Paris.

Freud, comme tout neurologue, rencontrait dans sa clientèle des cas d'hystérie ou classés comme tels en l'absence de signes neurologiques clairs ; à la différence de la plupart de ses confrères, cela l'intéressa. La souffrance, lui semblait-il, était authentique et demandait à être soulagée. Il voulut comprendre. L'amitié de Josef Breuer, dont il avait fait la connaissance chez Brücke en 1880, lui fut alors d'un grand secours. Breuer, de quatorze ans plus âgé que Freud, était alors un médecin de très bonne réputation à Vienne ; solide, pondéré, amical, de bon conseil, il fut pendant quinze ans le plus sûr soutien de Freud, qui de toute évidence avait grand besoin d'une image rassurante d'homme mûr ; quant à Breuer, il eut le grand mérite d'admettre

l'exceptionnelle qualité de son jeune protégé, en dépit de ses hardiesses les plus choquantes.

Freud fut vivement intéressé par le récit que lui fit Breuer d'une cure qu'il avait conduite de décembre 1880 à juin 1882. Il s'agissait d'une jeune femme, Bertha Pappenheim, dont les symptômes indiquaient de toute évidence l'hystérie. Breuer s'était passionné pour ce cas, rendant jusqu'à deux longues visites chaque jour à sa patiente. Il s'instaura entre elle et lui une étroite collaboration, où la malade racontait à son médecin, au jour le jour, tout ce qui la préoccupait ; et Breuer, pour faciliter la parole, utilisait volontiers l'hypnose. Il y avait du mérite, car l'hypnose avait à cette époque fort mauvaise presse à Vienne (on suspectait le charlatanisme, les influences exercées à des fins douteuses, etc.). Or il advint, à plusieurs reprises, que le récit sous hypnose d'un incident oublié du passé (oublié à l'état vigile, mais qui pouvait alors resurgir) fût suivi de la disparition d'un symptôme ; ceci suggérait que l'incident en question était la cause directe du symptôme qui disparaissait lors de sa remémoration. Le procédé, d'un commun accord, fut généralisé à titre thérapeutique et qualifié par Bertha elle-même de « cure par la parole », de « ramonage de cheminée ».

Cependant, après coup, Breuer n'avait guère envie de réévoquer cette histoire, qui s'était fort mal terminée. Bertha était, de toute évidence, tombée amoureuse de lui. Il avait 40 ans, elle 23. Cela le mit fort mal à l'aise, et déplut vivement à Mme Breuer. Il décida donc d'interrompre le traitement. La nuit suivante, il fut appelé d'urgence au chevet de sa malade, en proie aux souffrances d'un accouchement imaginaire... Il la calma sous hypnose puis, bien décidé à en rester là, partit pour l'Italie avec sa femme... Freud, avec une remarquable ténacité, s'attacha à réexplorer ce cas avec Breuer pour tenter de comprendre ce qui s'était passé. Il fit lui-même des essais sur un certain nombre de cas d'hystérie pour vérifier l'efficacité de cette « cure par la parole » conduite sous hypnose.

Or, il y avait en Europe un lieu où l'usage médical de l'hypnose, ailleurs tenu en suspicion, était au contraire prôné : c'était à Paris, à La Salpêtrière, la consultation de Charcot, dont la réputation était considérable. Freud obtint une bourse – il était encore fort pauvre – pour aller y faire un stage.

Le voici donc à Paris, à la mi-octobre 1885. Il est émerveillé, fasciné par Charcot. Comme tout le monde, comme Freud lui-même à ce moment, Charcot pense que l'hystérie est un trouble à base organique, plus précisément constitutionnelle, et à comprendre dans le cadre de

la théorie de la dégénérescence. Mais c'est un magicien qui sous hypnose fait apparaître et disparaître, à volonté, chez un certain nombre d'hystériques qu'il a coutume de présenter à son public, les symptômes les plus spectaculaires. C'est, pour Charcot, sans réelle valeur thérapeutique, car la base constitutionnelle qui livre ainsi la malade à la suggestion hypnotique n'est pas modifiable ; mais cela démontre qu'il s'agit de phénomènes *psychiques*, accessibles à l'expérimentation. Freud est enthousiasmé. Mais, obscur étudiant étranger, il est perdu dans la foule des auditeurs de ces démonstrations. Comment approcher personnellement le Maître, grand professeur et grand médecin mondain ? Avec l'audace des timides, il lui écrit pour lui proposer de traduire ses œuvres en allemand. Charcot le reçoit aimablement et lui donne son accord ; il ne prête aucune attention à ce que Freud lui dit de la « cure par la parole » mais il l'invite deux fois à dîner...

Freud revient à Vienne à la fin de février 1886, tout plein de sa découverte. Il tente de la faire partager à ses confrères dans le cadre de réunions médicales, mais il ne rencontre que le scepticisme. Sans doute parce qu'il apporte là des idées et des faits trop contraires aux idées reçues ; mais aussi sans doute parce qu'il prétend, avec une certaine naïveté, lui, jeune enthousiaste de 30 ans, en remonter à de respectables confrères pleins d'âge et d'expérience ; il ne leur déplaît pas, peut-être, de rabattre quelque peu le caquet de ce blanc-bec... Freud en conçoit un grand dépit ; il en parlera encore avec amertume bien plus tard (dans *Ma vie et la psychanalyse* en 1924).

N'empêche, il a trouvé dans ce voyage à Paris une puissante incitation à poursuivre son effort de compréhension des phénomènes *psychiques* en cause dans l'hystérie (et cet élan se confirmera lors d'un second voyage en France, en 1889, mais cette fois chez Bernheim, à Nancy). Il pousse sa collaboration avec Breuer et en obtient la rédaction d'un ouvrage en cosignature, qui paraîtra en 1895, sous le titre *Études sur l'hystérie*. C'est l'aube de la psychanalyse. Breuer y rédige un chapitre théorique et y rapporte la cure de Bertha, rebaptisée Anna O. ; Freud ajoute plusieurs observations cliniques tirées de sa propre pratique et des considérations d'ordre thérapeutique. Deux notions importantes sont alors évoquées, celle d'*abréaction* (c'est plutôt Breuer) et celle de *catharsis* (c'est plutôt Freud). La première met l'accent sur la « force » (l'abréaction, c'est la liquidation, au cours de la cure, de tensions fâcheusement accumulées et bloquées, productrices de symptômes), la seconde sur le « sens » (*catharsis* est un mot grec qu'on peut traduire par « purification », « délivrance », qu'utilisait Aristote pour décrire l'effet produit par la tragédie sur le spectateur).

La publication des *Études sur l'hystérie* marqua la fin de la collaboration de Breuer et de Freud. Elle n'avait été possible que sur l'insistance du second, et le premier n'admettait qu'avec réticence les idées de son jeune ami sur l'étiologie sexuelle de l'hystérie ; qu'il y eût du sexuel là-dedans, sans doute, mais pas dans tous les cas et pas à ce point ! Mais, de façon moins apparente, le désaccord portait sur une option plus fondamentale. Breuer avait développé une théorie à laquelle Freud n'avait adhéré qu'en un premier temps. Selon cette théorie, l'origine des troubles réside dans la propension des hystériques aux « états hypnoïdes », sortes de rêveries diurnes profondes, proches du sommeil et du rêve, où peuvent surgir des représentations et des affects qui, ainsi fixés, exerceront ensuite leurs effets pathogènes. Breuer, qui pratiquait l'hypnose, voyait ces états comme réalisant une sorte d'autohypnose spontanée, en elle-même fort anormale, anomalie qui signait le caractère pathologique de ces cas. Il s'inscrivait par là dans la ligne de pensée qui concevait les hystériques comme des personnes « qui se laissent aller » à l'affaiblissement de la vie psychique. Freud éprouva une réticence croissante vis-à-vis de cette conception. Selon lui, il s'agissait non pas d'un trouble en *hypo*, mais bien d'un trouble en *hyper*. Une « idée » – en fait un désir – se présente à la conscience du sujet, d'ordinaire cristallisée autour d'un événement sexuel prématuré de l'enfance. Elle est reçue comme inacceptable par la conscience morale du sujet, qui la rejette avec horreur, et la combat avec énergie ; il y a mobilisation des défenses et rejet dans l'inconscient. *Mais le désir n'est pas supprimé* : de là, il exercera ses effets pathogènes en « ressortant » sous forme de symptômes (ce que Freud appellera plus tard des « rejets de l'inconscient ») : ces symptômes sont en fait, par là même, des satisfactions du désir, possibles parce que transposées, travesties, méconnaissables pour le sujet lui-même dont la conscience est ainsi trompée. L'effet du passé – l'événement traumatique originel – est donc majeur : Freud propose à cette occasion la formule restée célèbre selon laquelle « les hystériques souffrent de réminiscences ».

Telle est, pour l'essentiel, la théorie de Freud, celle qui fondera véritablement la psychanalyse, et qui apparaît dans les *Études sur l'hystérie* et plusieurs articles de la même période (1893-1896). Le cœur en est la théorie du refoulement, conçu comme mécanisme *actif*, dans le cadre d'une lutte intrapsychique ; ceci est tout à fait à l'opposé de l'idée d'une soumission passive à une dégradation de la vie psychique, telle que la concevait Breuer.

Il convient de noter à ce propos que le terme de « refoulement » (*Verdrängung*) n'était pas tout à fait nouveau, non plus que les idées d'« états de conscience », d'« inconscience », etc. familières aux

pratiquants de l'hypnose. En fait, Freud avait appris le terme... au lycée, en 1872, dans le *Manuel de philosophie* d'un certain Lindner, adepte de la psychologie de Herbart. Ce Herbart avait publié en 1824 une *Psychologie scientifique* où se trouvait en effet exposée la théorie selon laquelle une idée déplaisante peut être refoulée, chassée de la conscience (en passant au-dessous du « seuil de conscience ») et cependant y faire retour sous d'autres formes. Ceci cependant était purement spéculatif ; faute d'être étayée par des faits, c'était une ingénieuse théorie psychologique parmi bien d'autres. Si Freud, reprenant certaines de ces idées, d'ailleurs bien connues de ses contemporains, a créé la psychanalyse, c'est parce qu'il leur a donné une base factuelle ; il les a appliquées pour rendre compte des phénomènes mis en évidence par la clinique des névroses d'abord, par son autoanalyse ensuite.

III. Fliess et l'interprétation des rêves

En 1895-1896, l'essentiel de la théorie psychanalytique est en place dans l'esprit de Freud : en témoignent ses publications du moment, mais aussi sa correspondance. Certes, aujourd'hui, les formulations apparaissent assez rudimentaires, bien des concepts restent flous et articulés de façon trop vague ; Freud passera le reste de sa vie, d'abord seul, puis avec des amis et collaborateurs en nombre croissant, à développer, préciser, coordonner cet édifice.

Un dernier sursaut du neurologue en lui le pousse à rédiger dans la fièvre, au cours de l'été 1895, un gros travail qu'il intitule *Esquisse d'une psychologie scientifique*. Il s'efforce d'y décrire l'ensemble du fonctionnement psychique tel qu'il le conçoit à l'époque en termes purement neurophysiologiques – une neurophysiologie d'ailleurs largement imaginaire du fait de la pauvreté des connaissances alors acquises en ce domaine.

Il dut sentir le caractère artificiel de cette construction, car il oublia ensuite ce texte qui ne fut publié qu'après sa mort (sous le titre *Naissance de la psychanalyse*, en même temps qu'une partie de ses lettres à Fliess). On retrouvera cependant l'essentiel de cette théorie, mais débarrassée de son placage neurophysiologique, dans *L'Interprétation des rêves* (1900), le deuxième grand texte fondateur après les *Études sur l'hystérie*. Il y faudra un long détour qui empruntera deux voies parallèles : les discussions théoriques avec Fliess et l'autoanalyse.

Wilhelm Fliess était un otorhinolaryngologiste berlinois, né en 1858 et

qui donc avait à peu près le même âge que Freud. Il se développa entre ces deux quadragénaires une relation passionnée d'adolescents qui dura quelques années. Fliess venait à point nommé remplacer le sage et prudent Breuer ; Freud trouvait enfin en lui, pensait-il, un interlocuteur à sa mesure. Ce fut, semble-t-il, une relation narcissique en miroir où chacun s'admira dans les yeux de l'autre tant que l'autre accepta de jouer le rôle d'auditeur complaisant ; en fait un double monologue, poursuivi lors de rencontres périodiques (l'un habitait Vienne, l'autre Berlin), et, fort heureusement pour nous, par la médiation d'une abondante correspondance dont nous sont restées les lettres de Freud. Tous deux développaient une théorie révolutionnaire qui se heurtait au scepticisme du monde scientifique. *A posteriori*, la différence est cependant évidente : si la construction de Freud allait devenir la psychanalyse, il ne reste rien de celle de Fliess. On s'étonne aujourd'hui de l'aveuglement de Freud. En fait, il trouvait là un soutien narcissique et une bonne occasion de préciser ses idées. Lorsque Fliess eut suffisamment joué ce rôle, il disparut.

L'autre voie suivie par Freud est plus originale, et plus essentielle, car il s'y remit profondément en cause. C'est celle de l'autoanalyse. Si les symptômes hystériques s'expliquent par le retour du refoulé, c'est-à-dire si au refoulement qui rejette dans l'inconscient des représentations et des désirs interdits succède une phase où tout cela réapparaît sous forme déguisée, n'en irait-il pas de même chez tout un chacun ? Les lapsus, les actes manqués, les oublis, les rêves, toutes ces manifestations d'ordinaire tenues pour peu significatives ne pourraient-elles être, elles aussi, considérées comme des rejetons du refoulé ? Freud, pendant trois ou quatre ans, va systématiquement noter et analyser ses propres rêves avec un postulat simple mais exigeant : tout a un sens qu'il faut découvrir. La méthode utilisée est celle de l'association libre : considérer un détail du rêve puis laisser aller l'esprit, accueillir ce qui vient, si incongru, inapproprié, choquant que cela puisse sembler et parvenir ainsi jusqu'au cœur du rêve : le désir inavouable dont il était l'expression et la transfiguration. Alors, au fond du dédale, apparaît le désir le plus secret et le plus inavouable : c'est le mouvement de désir *sexuel* qui porta autrefois le petit garçon vers la mère, le père n'étant qu'un fâcheux, un rival à éliminer. C'est ce que Sophocle avait mis en scène dans *Oedipe roi*. Ainsi naquit le fameux « complexe d'Oedipe »... L'ensemble de ce travail d'autoanalyse fut présenté par Freud dans un gros ouvrage qu'il intitula *L'Interprétation des rêves*, publié en 1900 (en fait novembre 1899, mais l'éditeur ne put résister à l'attrait d'une date qui évoquait l'aube d'un siècle nouveau).

Parallèlement, Freud développe sa clientèle. Ses intérêts étant connus,

on lui adresse des cas dont on ne sait guère que faire ailleurs : des hystériques, des cas de névrose obsessionnelle, de phobie, de « neurasthénie », etc. Il les traite sous hypnose, selon la méthode mise au point avec Breuer. Cependant, cette méthode le déçoit. L'effet curatif de la mise à jour de souvenirs oubliés n'est pas aussi définitif qu'il avait voulu le croire ; de plus, la pratique de l'hypnose est épuisante : éradiqué ici, le symptôme repousse ailleurs, il faut sans cesse se battre pour vaincre les résistances du patient au prix de suggestions massives et d'une affirmation d'autorité incessante. Tout se passe comme si la passivité du patient rejetait tout l'effort sur un thérapeute mis au défi. Et Freud découvre qu'il est probablement plus rentable de ne *pas* hypnotiser le patient : on l'allonge, comme pour l'hypnose, mais on lui demande simplement de se détendre et de laisser aller son esprit, de dire tout ce qui se présente, sans aucune censure ; on recherchera avec lui ce que cela peut signifier. C'est ce qu'il fait lui-même pour interpréter ses propres rêves, et il a pu constater la fécondité de cette méthode. Ainsi en effet, le patient devient actif, responsable de sa propre cure, avec l'aide du thérapeute qui lui offre, aux moments opportuns, l'interprétation. C'est de cette technique de libre association qu'est véritablement née la pratique psychanalytique. Au début, Freud s'installe dans un fauteuil à côté du patient ; il dira plus tard que, supportant mal d'être ainsi regardé toute la journée, il prit le parti de s'installer derrière... Ce qu'on appellera plus tard le « cadre » de la cure était ainsi mis en place.

Chapitre III

L'essor du mouvement psychanalytique

I. Les premiers disciples

« Pendant plus d'une décennie après ma séparation d'avec Breuer, je n'eus pas un seul disciple. Je restai absolument isolé. À Vienne on m'évitait, l'étranger m'ignorait... » Freud écrit cela en 1924, dans *Ma vie et la psychanalyse*. La séparation avec Breuer s'étant produite en 1895, ce « splendide isolement » (terme qu'il employa lui-même) aurait donc duré au moins jusqu'en 1905. Ce n'est pas tout à fait exact. Certes, les *Études sur l'hystérie* avaient été assez fraîchement accueillies par le monde médical, en dépit du prestige de Breuer, et le livre se vendit mal ; quant à *L'Interprétation des rêves*, ce fut pire encore. Il fallut huit ans pour écouler un tirage pourtant bien modeste (600 exemplaires) ; pour deux ou trois critiques favorables ou réservées, plusieurs comptes rendus hostiles ou méprisants parurent dans la presse médicale selon lesquels il s'agissait d'un tissu de billevesées, fondées sur des données purement personnelles exposées sans pudeur. L'accueil n'était certainement pas à la hauteur des espérances de Freud, il en fut blessé. Il y eut là, indiscutablement, une période pénible, qui succédait immédiatement à la rupture avec Fliess. Certes, son œuvre ne rencontrait guère de compréhension et de soutien en 1901-1902. Il continuait cependant à fréquenter des réunions médicales (contrairement à ce qu'il affirmera plus tard) et à donner un enseignement à la faculté de médecine ; il sera nommé en 1902 *Privat Dozent*, titre envié qui garantissait une bonne clientèle dans la bourgeoisie et l'aristocratie, et ceci grâce au soutien de personnages éminents (dont ses anciens maîtres Krafft-Ebing et Nothnagel). Il avait de nombreux amis médecins qui lui adressaient des clients. Et dès 1902 viennent les premiers disciples (Kahane, Reitler, Stekel, Adler, etc.) qui, intéressés par ses publications ou son enseignement à la faculté, sollicitent une information plus personnelle. À partir de l'automne 1902, il les réunit chez lui tous les mercredis soirs ; c'est de cette informelle « Société psychologique du Mercredi »

que naîtra, en 1908, la Société psychanalytique de Vienne.

Il apparaît donc que Freud a été porté à majorer, rétrospectivement, ce qu'il dit un quart de siècle plus tard de son « splendide isolement ». Sans doute parce que lui en est restée une impression pénible ; mais aussi sans doute parce qu'il trouvait un certain charme à cette position de héros incompris et de rebelle qui finit par s'imposer, à cette image quelque peu mythique d'une « traversée du désert », à l'instar d'un Moïse auquel il lui plaisait assez de s'identifier et auquel il consacra un livre à la fin de sa vie (*Moïse et le monothéisme*, 1934). En fait, en quelques années, les recrues affluent : simples curieux désireux de s'informer, médecins qui recherchent là l'occasion d'enrichir leur pratique médicale, mais aussi, parfois, qui souhaitent mettre en œuvre les idées et la méthode thérapeutique de Freud. On peut ici citer quelques noms parmi ceux qu'a retenus l'histoire de la psychanalyse : en 1903 Max Graf (le père d'un enfant qui restera connu dans cette histoire comme le « petit Hans ») et Paul Federn ; en 1906 Otto Rank, Isidor Sadger ; en 1907 Franz Wittels, Max Eitingon, Carl C. Jung, Karl Abraham ; en 1908 Sándor Ferenczi, A. A. Brill, Ernest Jones ; en 1909 Victor Tausk, Ludwig Jekels... Il y a là surtout des Viennois, mais aussi des Allemands (Abraham), des Suisses (Jung), des Hongrois (Ferenczi), des Britanniques (Jones), des Américains même, en particulier, des psychiatres en stage chez Bleuler, en Suisse, et qui viennent le voir à Vienne.

Freud découvre progressivement qu'il est plus connu à l'étranger qu'il ne le pensait, notamment aux États-Unis. Des comptes rendus de ses travaux ont été publiés, dès 1893, dans des revues de langue anglaise. Morton Prince, de Boston, lui demande en 1905 un article pour une revue qu'il dirige. Putnam, de Harvard, publie en 1906 un long article entièrement consacré à la psychanalyse ; un autre Américain, Brill, demande en 1908 à Freud la permission – qu'il accorde – de traduire ses œuvres en anglais. Ernest Jones, la même année, va s'installer au Canada, d'où pendant des années il sera un propagandiste actif de la psychanalyse dans toute l'Amérique du Nord. Tout ceci va déboucher sur une invitation lancée par Stanley Hall, président de l'université Clark (dans le Massachusetts) : Freud et Jung sont invités à donner des conférences sur la psychanalyse dans le cadre de festivités organisées pour le 20^e anniversaire de cette université. Freud, Jung et Ferenczi font le voyage en septembre 1909. Freud vit cela comme la consécration tant attendue. Ses conférences sont suivies avec attention ; elles seront ensuite publiées sous le titre *Cinq conférences sur la psychanalyse* ; leur talent didactique est remarquable.

Des adeptes apparaissent en Allemagne (notamment grâce à Karl

Abraham), en Suisse où le grand Bleuler prête une oreille attentive, en Russie, en Italie, aux Pays-Bas, et jusqu'en Inde et en Australie... La France reste à l'écart, une France soucieuse de rationalisme, de clarté, de « bon goût », et à qui tout cela apparaît comme des considérations fumeuses, empreintes tout à la fois de lourdeur germanique et de grivoiserie viennoise... Le terrain est d'ailleurs fortement occupé par Pierre Janet, lequel proclame que les quelques bonnes idées qu'on peut trouver dans la psychanalyse sont siennes et qu'il a priorité. Il faudra attendre les années 1920 pour que la France commence à s'intéresser à la psychanalyse. Freud en est déçu : il n'a pas oublié ses séjours chez Charcot et chez Bernheim.

Il a cependant bien d'autres soucis. La plupart de ces recrues, surtout parmi les fidèles de Vienne, sont des Juifs. Cela ne surprend pas Freud, et au fond n'est pas pour lui déplaire ; il y a, pense-t-il, dans la tradition et la culture juives quelque chose qui favorise l'apparition d'esprits à la fois inquiets et curieux plus que d'autres libérés des préjugés et enclins à « passer dans l'opposition ». Il est donc compréhensible que la psychanalyse les attire. Cependant, Freud est inquiet. Il craint que, dans le climat d'antisémitisme larvé qui sévit en Autriche (et plus vivement dans d'autres pays), la psychanalyse ne soit rejetée comme « science juive ». C'est pourquoi lorsque des signes d'intérêt viennent de Suisse et plus précisément de la clinique du Burghölzli, que dirige le grand psychiatre Bleuler, Freud dresse l'oreille. En dépit des avances de Freud, Bleuler lui-même ne dépassera pas le stade d'un intérêt poli. Mais l'un de ses assistants, Carl C. Jung, séduit Freud et est séduit par lui. À des années de distance, quelque chose de la relation avec Fliess se répète... sauf que maintenant Freud, de loin le plus âgé, est *Herr Professor* et de cette position en vient à appeler Jung « mon cher fils ». Vers 1910, il en fera son héritier scientifique. Jung en effet apparaît précieux : brillant, intelligent, cultivé, actif, bon clinicien, il s'affirme totalement dévoué à la cause ; et il est chrétien... Cela cependant se terminera mal.

II. Le développement des institutions

La « Société psychologique du Mercredi » était un groupe amical de 10 à 15 personnes que Freud reçut chez lui chaque mercredi soir à partir de l'automne 1902. Ce groupe deviendra en 1908 la Société psychanalytique de Vienne qui existe toujours. En quelques années se créent toute une série de sociétés nationales de psychanalyse : à Zurich (1907), à l'initiative de Jung, à Berlin (1908) sur celle d'Abraham, à New York (1911) grâce à Brill, tandis que Jones (1911

également) crée la Société américaine de psychanalyse, destinée à coordonner les sociétés locales des États-Unis ; en 1913, Ferenczi crée une Société hongroise à Budapest et Jones une Société britannique à Londres.

Le cours de ces créations sera interrompu par la guerre. Mais en avril 1908 est survenu un événement historique, à savoir le premier Congrès international de psychanalyse. Il eut lieu à Salzbourg et réunit 42 participants venus de six pays. Freud y présenta un cas clinique, dont il parla cinq heures d'affilée ; c'était le cas ensuite publié sous le titre de « L'Homme aux rats » (in *Cinq psychanalyses*). À cette première réunion internationale succédèrent les congrès de Nuremberg (avril 1910), de Weimar (septembre 1911) et de Munich (septembre 1913) ; un Ve congrès prévu à Dresde en septembre 1914 dut être annulé du fait du déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Le congrès de 1910 présente une importance toute particulière, car c'est à l'occasion de cette réunion que fut créée l'Association psychanalytique internationale (API), chargée de coordonner les sociétés nationales et de veiller au bon développement du mouvement psychanalytique dans le monde. Sur les instances de Freud, deux Suisses en furent nommés président (Jung) et secrétaire général (Riklin) ; étant donné, dit-il, l'hostilité que rencontrait le mouvement à Vienne, cela devrait assurer à la psychanalyse une large audience internationale. Les Viennois présents au congrès, cependant, renâclèrent, et il fallut toute l'autorité de Freud pour imposer cette solution. C'était le début de dissensions internes qui allaient s'aggraver progressivement. Quoi qu'il en soit, l'API va jouer un rôle essentiel dans le développement du mouvement psychanalytique, dont elle reste aujourd'hui la pièce centrale.

Au début, le mouvement était fort accueillant et admettait volontiers en son sein des sympathisants, même s'ils ne pratiquaient pas la psychanalyse. Certains y recherchaient l'élargissement de leur culture ; ils rejoignaient le mouvement parce qu'ils étaient séduits par une nouvelle vision de l'homme et songeaient à en tirer parti dans leur champ d'action. C'était, par exemple, le cas de Pfister, un pasteur suisse dont Freud admirait la rectitude, l'humanité et la largeur de vues, et qui admirait Freud (à qui il décerna ce qu'il considérait comme l'éloge suprême en le qualifiant de « vrai chrétien »). Pfister, avec persévérance, s'efforça de réformer les principes et les méthodes d'éducation des enfants en tenant compte des principes de la psychanalyse qu'il tenait pour tout à la fois libératrice et de nature à promouvoir ce qu'il y a de plus noble en l'homme. Cela lui valut quelques ennuis avec sa hiérarchie, mais il tint bon... D'autres,

médecins, voyaient là l'occasion d'améliorer leur pratique médicale sans pour autant utiliser la méthode thérapeutique de Freud. D'autres enfin s'y essayaient. La plupart de ces derniers étaient médecins, mais non tous ; c'était le cas par exemple d'Otto Rank, dont Freud appréciait l'inlassable dévouement. Le fait même qu'il y eût des non-médecins dans le premier noyau de ses fidèles, ajouté au fait que lui-même n'avait jamais beaucoup apprécié la médecine, contribua sans doute à sa position vis-à-vis de la « psychanalyse laïque » (c'est-à-dire pratiquée par des non-médecins), à laquelle il fut toujours favorable (il l'affirmera vigoureusement dans un texte de 1926 intitulé *Psychanalyse et Médecine*).

Au début, aucune formation particulière n'était prévue. Il suffisait de lire les écrits de Freud, si possible d'en discuter avec lui, et d'appliquer honnêtement sa méthode pour s'en faire une opinion et en tirer une pratique personnelle. On admit vite, cependant, qu'un certain travail sur soi-même était indispensable, analogue à celui de Freud au cours de son autoanalyse. Cela prit tout naturellement la forme d'analyses de rêves, de lapsus, d'actes manqués, de particularités comportementales, au cours de discussions informelles avec Freud (souvent au cours de promenades où la vivacité de sa démarche essoufflait son interlocuteur...). L'analyse était volontiers supposée réciproque : ainsi Freud, Jung et Ferenczi s'y adonnèrent au cours de leur traversée de l'Atlantique, en 1909. Il paraît clair aujourd'hui que cela prenait parfois l'allure d'un « jeu de la vérité » propre à susciter les blessures et les tensions autant qu'à les résoudre, et que ce ne fut pas étranger à la montée des conflits au sein du mouvement psychanalytique. Il faudra longtemps cependant pour que soit instituée la règle qui s'impose aujourd'hui, selon laquelle la première étape de la formation – étape nécessaire, mais non suffisante – est une analyse personnelle conduite selon les mêmes règles que toute autre.

L'API, dès sa création en 1910, se proposait encore deux autres objectifs : veiller au respect des règles techniques et de la déontologie (les risques de dérapage étaient notables en cette première période d'enthousiasme et de large recrutement sans formation précise) ; et veiller à la cohérence de la doctrine. Entre 1900 et 1914, en effet, celle-ci se développe rapidement, grâce aux travaux de Freud, mais aussi grâce aux apports croissants de ses disciples.

III. Le développement des idées

Au cours de cette période, Freud publie beaucoup. La parution, en 1900, de *L'Interprétation des rêves* a constitué un événement essentiel.

En ses deux derniers chapitres, cet ouvrage formule une théorie générale, remarquablement construite, du fonctionnement psychique ; l'essentiel de la psychanalyse est déjà là. Freud y a utilisé le rêve comme matériau privilégié pour sa démonstration, mais d'autres matériaux sont utilisables : les oublis, les lapsus, les actes manqués, sur lesquels il reprend cette démonstration dans *La Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901). Il analyse de même l'humour et les mots d'esprit (*Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, 1905). L'analyse de toutes ces manifestations de l'inconscient fonde et étaye la découverte ; mais aussi, du fait même qu'il s'agit de faits observables chez chacun et par chacun, elle se prête remarquablement à l'exposé didactique lorsqu'il faut convaincre les sceptiques. C'était un art auquel Freud excellait, tous les témoins l'attestent ; on peut en trouver de bons exemples dans la série de leçons publiée sous le titre *Introduction à la psychanalyse* en 1916-1917, et qui constitue un bon texte d'initiation. On retrouve ce talent didactique dans des conférences, fictives mais rédigées en style parlé, publiées en 1933 sous le titre *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*.

La psychanalyse est une psychologie ; mais, née de la psychopathologie, elle doit y retourner et y trouver ses points d'application thérapeutique. Freud s'attache donc, dans toute une série d'articles, à l'analyse de diverses structures psychopathologiques : l'hystérie, la névrose obsessionnelle, les phobies et, quelque temps après, la paranoïa (en particulier sous l'influence de Jung, qui s'intéressait aux psychoses). À la faveur de ces études, la théorie s'affine et se précise. Une publication importante à cet égard est celle des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905) : elle soulève de vives protestations parce que, pour la première fois, Freud y affirme sans ambages l'existence d'une sexualité infantile (dont, rapprochement qui choque, il fait dériver par distorsion évolutive les perversions sexuelles de l'adulte). Il récidivera cependant un peu plus tard avec des considérations sur *Les Théories sexuelles infantiles* (1908). Ce fut là le grand apport théorique de cette période, avec la mise en évidence de l'importance du fantasme dans la vie psychique (*Les Fantômes hystériques et leur relation avec la bisexualité*, 1908).

Freud, par ailleurs, étaye sa démonstration par des présentations cliniques qu'il discute de façon très détaillée. La première est le « cas Dora », publié sous le titre *Fragment d'une analyse d'hystérie*, en 1905. Un deuxième cas concerne l'analyse d'une phobie apparue transitoirement chez un petit garçon de 5 ans, le petit Hans (1909). Une troisième observation concerne un cas de névrose obsessionnelle, celui de l'« Homme aux rats » (1909). En 1911, Freud publie une étude clinique d'un tout autre type, concernant un cas de paranoïa. Il

ne s'agit pas alors en effet d'une cure conduite par Freud, mais de la discussion, dans l'optique psychanalytique, d'un document autobiographique publié par un malade, Daniel Paul Schreber (*Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa. Le Président Schreber*, 1911). Un cinquième cas enfin sera celui de l'« Homme aux loups », utilisé par Freud pour donner une démonstration qu'il se proposait depuis longtemps : celle du rôle pathogène, sous certaines conditions, de la perception précoce par l'enfant des rapports sexuels entre ses parents, ce qu'on a pris depuis l'habitude d'appeler la « scène primitive » (*Extrait de l'histoire d'une névrose infantile. L'Homme aux loups* ; le texte fut rédigé pendant l'automne de 1914, mais la publication, différée par la guerre, ne survint qu'en 1918). Ce sont ces textes qui ont été ensuite rassemblés en volume sous le titre *Cinq psychanalyses*.

Une bonne clinique ne peut se concevoir si ne sont discutées et précisées les règles de la cure. Freud publie sur ces problèmes une série d'articles en 1911-1913, articles qui seront ensuite réunis en français sous le titre *De la technique psychanalytique*.

Mais ses intérêts vont bien au-delà de la cure. Il lui paraît intéressant, et légitime, d'utiliser les ressources de la science nouvelle pour mieux comprendre les ressorts de la création dans la production des œuvres d'art et la structure de l'œuvre achevée. Dans cette perspective, il analyse longuement une nouvelle de l'écrivain danois Jensen, où l'on voit un jeune homme, sous l'empire d'une passion amoureuse qu'il méconnaît, flotter entre le délire et le rêve éveillé (*Délires et rêves dans la Gradiva de Jensen*, 1907). De façon générale, *La Création littéraire et le rêve éveillé* (1908) lui semblent parents (et ceci suscitera après la guerre l'intérêt des surréalistes, notamment d'André Breton).

Avec la littérature, la peinture et la sculpture sont les formes d'art qui intéressent le plus Freud. La première lui inspire une étude sur Léonard de Vinci, et plus précisément sur l'une de ses œuvres, un tableau actuellement au Louvre, qui représente la Vierge, l'Enfant et sainte Anne (*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, 1910). Quant à la seconde, il fut fasciné par une statue de Michel Ange, un Moïse assis qui tient sur ses genoux les Tables de la Loi, et qu'on peut voir à Rome en l'église Saint-Pierre-aux-Liens ; il en résulta l'un de ses textes les plus remarquables parmi ses *Essais de psychanalyse appliquée* (c'est le titre sous lequel ont été réunis plusieurs de ces travaux).

À partir de 1905-1906, plusieurs recrues publient également. Ainsi, Jones s'attache, par la publication de plusieurs grands articles, à faire connaître la pensée du maître au public de langue anglaise : il y traite

de la théorie des rêves, de la psychopathologie de la vie quotidienne, etc. ; mais il publie aussi des travaux plus personnels : en particulier, une étude psychanalytique de *Hamlet* considéré comme illustration typique du drame oédipien et un travail sur la théorie du symbolisme. Karl Abraham, pour sa part, publie plusieurs articles sur l'hystérie, la démence précoce, la psychose maniaco-dépressive. Trois grandes études le situent d'emblée comme créateur à part entière de la psychanalyse : une vaste réflexion sur le thème « Rêve et mythe », où il analyse les légendes de Prométhée, Moïse, Samson, etc. ; un essai sur le peintre contemporain Giovanni Segantini ; et une étude sur le pharaon Amenhotep IV qui, vers 1500 avant Jésus-Christ, tenta d'introduire le monothéisme en Égypte. Quant à Ferenczi, il s'avère d'une exceptionnelle fécondité : entre 1908 et 1914, il ne publie pas moins de 60 articles ! Beaucoup sont des notes cliniques ou des considérations sur la technique ; mais plusieurs de ces textes traitent de points fondamentaux (en particulier sur le concept d'« introjection », qu'il introduit dans la théorie et que reprendra Freud, et sur le développement du « sens de la réalité » chez l'enfant).

IV. Le temps des crises

Ainsi, au cours de la période 1900-1914, le mouvement psychanalytique prend son essor. Il suscite un intérêt croissant, la théorie progresse, des analystes se forment, les institutions se mettent en place. Il ne faut pas en conclure que tout cela fut facile. Dans le monde médical, la psychanalyse est alors en butte à des attaques d'une extrême violence (dont Jones, 1961, chap. iv, donne un tableau impressionnant) : la psychanalyse, dit-on, est un tissu de sottises, une consternante régression vers la plus sombre irrationalité du Moyen Âge ; et l'on démontre par raison raisonnée que rien de ce que dit Freud ne peut exister. Si donc il le dit, s'il énonce cet « amas de cochonneries », c'est parce que cela se produit à Vienne, ville bien connue pour la légèreté de ses mœurs ; et d'ailleurs Freud prouve par là même qu'il n'est qu'un méprisable libertin. On affirme dans des congrès médicaux (surtout en Allemagne, où les critiques atteignent une brutalité et une sottise qui peinent Freud) que contre tout cela le psychiatre se doit de protéger ses malades. Au-delà, il importe de protéger la société elle-même que Freud et les siens invitent à basculer dans la plus basse pornographie. Lors de l'un de ces congrès (à Hambourg, en 1910), un certain Weygandt, citant les théories freudiennes, s'écria : « Un pareil sujet ne mérite pas d'être discuté dans une assemblée scientifique ; c'est à la police de s'en occuper ! »

Dans ce climat, Freud s'efforçait de rester serein ; mais ses jeunes disciples étaient en butte à de dures attaques personnelles ; quelques-uns perdirent leur emploi et durent s'expatrier. Leur communauté se soudait dans l'admiration de Freud, dans l'enthousiasme de la découverte, dans une foi qui s'en trouvait exacerbée ; le mouvement se vivait comme révolutionnaire, et sans doute l'était-il.

Mais – peut-être comme dans tout mouvement révolutionnaire – la passion favorisa le développement de tensions internes qui allèrent s'aggravant. En outre, et ceci est plus spécifique, l'excitation créée dans ce milieu fermé par la circulation d'interprétations personnelles mal contrôlées, et qui presque fatalement risquaient de devenir « sauvages », joua un rôle néfaste ; il n'est que trop facile, lorsqu'on est blessé par une interprétation qu'on craint juste, de riposter sur le même plan... On assistera plus tard au même phénomène dans d'autres sociétés. Dans le mouvement viennois, certaines de ces brèches furent colmatées, comme ce fut le cas après des froissements entre Jung et Abraham, plus tard entre Jones et Abraham. D'autres s'aggravèrent jusqu'à la rupture. Elle se produisit parfois sans éclat, on s'écartait simplement du mouvement après un bout de route commun. Mais dans d'autres cas, cette rupture prit un caractère dramatique, à raison de l'importance prise dans le mouvement par l'intéressé. Ce fut le cas, entre 1910 et 1913, pour trois hommes dont l'histoire a retenu le nom.

Le premier est Alfred Adler. En 1910, il avait 40 ans. C'était alors, selon Jones, « un personnage morose et revêche, dont l'humeur était tantôt batailleuse, tantôt maussade ». Freud, pour des raisons énoncées plus haut, avait pesé pour que Jung fût placé à la tête de l'Association internationale de psychanalyse, ce qui avait mécontenté les Viennois. Pour les apaiser, il proposa que deux d'entre eux, Adler et Stekel, devinssent respectivement président et vice-président de la Société viennoise, postes auxquels ils furent effectivement élus. Cela ne suffit pas cependant à apaiser les tensions, car ces deux élus avaient leurs propres opposants. Mais la rupture survint à propos de problèmes théoriques. Adler développait en effet une théorie personnelle selon laquelle, au centre de toute névrose – et, par extension, au centre de tout fonctionnement psychologique – se trouve la lutte contre le sentiment d'insuffisance, d'infériorité, une lutte animée par un principe fondamental de « protestation virile », le désir sexuel lui-même n'étant que l'expression de cette visée de puissance et de domination. Il exposa ses vues à la Société de Vienne en janvier-février 1911 ; Freud les réfuta vigoureusement, les déclarant incompatibles avec la psychanalyse, car cela revenait, dit-il, à nier le rôle de la sexualité, et jusqu'à celui de l'inconscient. Il s'ensuivit la

démission d'Adler et de Stekel de leurs postes. Peu après, Adler démissionna de la Société elle-même ; il fut suivi dans cette démission par une dizaine de personnes qui le rejoignirent dans la « Société pour la psychanalyse libre » qu'il fonda aussitôt. Ce processus de scission se répétera ensuite en d'autres temps et d'autres lieux, selon le même schéma, en particulier quarante ans plus tard en France du fait de Lacan. Adler émigra plus tard en Amérique où il se fit une réputation avec ce que finalement, renonçant au terme de « psychanalyse », il appela la « psychologie individuelle ».

Stekel, quant à lui, démissionna de la Société de Vienne un an plus tard. C'était un personnage de moindre envergure ; assez piètre théoricien, il était cependant porté aux vastes intuitions et aux interprétations hardies, sans trop se soucier des faits. Ainsi, il présenta un jour devant la Société un travail démontrant l'influence des noms propres sur le destin des individus ; et comme Freud s'étonnait de le voir disposé à publier tant de noms de ses patients, Stekel, avec un bon sourire, prétendit le rassurer en disant que tous ces noms étaient imaginaires... C'était exactement ce qui pouvait le plus horripiler Freud, qui accueillit son départ avec soulagement. Il en alla tout autrement dans le cas de Jung, dont nous avons dit quelle importance il avait prise aux yeux de Freud. Jung s'était engagé à fond dans le mouvement psychanalytique, et il vouait à Freud une admiration exigeante et ombrageuse. Cependant, il entendait bien suivre ses propres voies, qu'il s'agît de l'étude des psychoses ou de son intérêt pour la mythologie, qu'il voulait entièrement reconsidérer du point de vue psychanalytique. Dans un climat affectif chargé, les relations entre les deux hommes se détériorèrent progressivement. Freud, après avoir défendu Jung envers et contre tous, finit par admettre le bien-fondé des mises en garde qui émanaient des Viennois, mais aussi des « étrangers » (Ferenczi, Abraham, Jones). Il devint patent que dans ses fonctions de président de l'API Jung, pour défendre la psychanalyse contre les attaques dont elle était l'objet, en gommait ce qu'elle avait de plus choquant, à savoir les considérations sur la sexualité. Ainsi, de retour d'Amérique où il était allé donner une série de conférences en 1912, Jung expliqua à Freud qu'il avait réussi à gagner l'intérêt de ses auditoires en se faisant discret à propos de la sexualité ; à quoi Freud répondit amèrement qu'il serait encore plus efficace de n'en pas parler du tout, et qu'ainsi tout le monde serait gagné à la psychanalyse... La rupture définitive survint pendant l'été 1914, lorsque Jung démissionna de la présidence de l'API, puis de l'API elle-même. Il allait continuer une longue carrière et recruter des adeptes en continuant d'utiliser le terme « psychanalyse », bien que cela n'eût plus grand-chose à voir avec la théorie freudienne. Il est clair en effet

que ce que Jung avait d'abord mis au compte d'une habileté tactique procédait en fait d'une résistance personnelle beaucoup plus profonde : le désir de libérer la théorie et la pratique de tout ce qui touchait trop directement, trop crûment, à la sexualité, c'est-à-dire à l'animalité en l'homme – nous dirions aujourd'hui de minimiser tout ce qui concerne la *pulsion*. Ceci est essentiel pour comprendre l'évolution d'Adler, de Jung et d'autres ensuite, y compris Lacan.

L'opposition à la psychanalyse, bien sûr, accueillit tout cela avec satisfaction. La psychanalyse, enfin, se faisait raisonnable. D'ailleurs, au lieu d'une psychanalyse, on en avait maintenant trois, qu'il fallait bien distinguer par des adjectifs, selon qu'elle était « adlérienne », « jungienne »..., « freudienne ». Sous couleur d'objectivité, l'habitude se prit, en particulier dans les traités ou manuels d'enseignement, d'exposer sur le même plan ces « trois psychanalyses », à charge pour le lecteur de décider de ce qui lui plaisait le plus...

Le danger devint évident lors de la rupture avec Jung. C'est pour y parer que fut fondé le « Comité ». L'idée vint de Jones : créer autour de Freud un petit groupe d'amis fidèles, une sorte de « vieille garde » qui le soutiendrait dans les épreuves prévisibles, l'aiderait à faire triompher la Cause et assurerait après lui la pérennité de son œuvre. Freud accueille l'idée avec enthousiasme. Il écrit à Jones : « J'avoue que vivre et mourir me deviendraient plus faciles si je savais qu'une telle association existe pour veiller sur mon œuvre. Et tout d'abord, l'existence comme l'action de ce Comité devraient rester *absolument secrètes* » (Jones, 1961, p. 163). Ainsi fut fait. Le Comité, recruté par cooptation, se composa, outre Freud lui-même, de Ferenczi, Rank, Sachs, Abraham et Jones qui en fut nommé président (un septième membre, Eitingon, fut coopté en 1919). Une première réunion solennelle eut lieu le 25 mai 1913 ; chacun reçut de Freud une intaille grecque qu'il fit monter en chevalière.

On pourrait être aujourd'hui porté à sourire. Il est vrai cependant que l'existence de ce Comité contribua à assurer la survie de la psychanalyse pendant et après les années de folie où allait s'écrouler l'Europe.

Chapitre IV

Entre-deux-guerres

I. Bâtir sur les décombres

Dans la folie suicidaire qui s'empare de l'Europe pendant quatre ans, le mouvement psychanalytique se volatilise ; les psychanalystes sont pour la plupart mobilisés, le congrès prévu pour septembre 1914 est annulé. Comme la plupart de ses contemporains, Freud traverse une phase d'enthousiasme nationaliste. Il espère une victoire rapide de l'Allemagne, faute de pouvoir miser sur celle d'une Autriche dont le comportement militaire est assez piteux. Mais chez lui, cette fièvre nationaliste ne dure pas ; la guerre s'éternise, il doute de plus en plus des justifications pseudomorales dont on prétend la soutenir, les mensonges officiels lui font horreur ; vers la fin, il évoquera même une « barbarie allemande », dont les attaques qui l'avaient personnellement visé quelques années plus tôt lui avaient donné, dit-il, la mesure. Il se réfugie dans le travail, d'autant plus que les clients se font rares. Il publie en 1915 une série d'articles sur des problèmes théoriques fondamentaux, concernant l'inconscient, le refoulement, les pulsions (ils seront plus tard regroupés sous le titre *Métapsychologie*), et, en 1916-1917, la série de conférences intitulée *Introduction à la psychanalyse*. L'angoisse des temps marque certains de ces travaux (*Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, 1915 ; *Fugitivité*, 1916 ; *Deuil et Mélancolie*, 1917). À Londres, Jones continue à travailler ; pendant toute la guerre, il réussira à maintenir avec Freud le fil ténu d'une correspondance épisodique, grâce à des relais *via* des pays neutres. Dans une Amérique qui restera en paix jusqu'en 1917, quelques psychanalystes (notamment Brill) continuent à exercer.

L'effondrement des puissances centrales, à l'entrée de l'hiver 1918, ne laisse que des ruines. À Vienne, on souffre du froid et de la faim. Freud n'a presque plus de clients pendant des semaines ; l'inflation volatilise ses économies, et pourtant il a la charge d'une nombreuse famille. Ses amis de l'étranger, lorsqu'ils parviennent enfin à reprendre contact avec lui, partagent son inquiétude. On lui offre de venir s'établir en Angleterre, où sa renommée est considérable, ou en

Hollande, où on lui suggère une maison. Il refuse. Il est clair qu'il est viscéralement attaché à une Autriche qu'il méprise, à une Vienne qu'il a toujours dit ne pas aimer, mais où il a toujours vécu, et qu'il ne quittera qu'en juin 1938, à 82 ans, lorsque l'invasion nazie l'y obligera. Pendant deux ans, Freud et les siens ne subsisteront que grâce à quelques patients américains ou anglais que Jones et Brill lui adressent, et qui paient dans des monnaies non dévaluées. Plusieurs de ces patients sont des psychiatres qui viennent dans un but de formation, et qui contribueront au développement du mouvement psychanalytique dans leur pays.

En 1920, Freud a 64 ans. Il se considère comme un vieil homme, qui a son œuvre derrière lui. Et pourtant, tout se passe comme s'il disposait alors d'une énorme réserve d'énergie intellectuelle, et comme si ce gigantesque bouleversement le stimulait pour remettre en cause ses vues théoriques, qui subissent alors un profond remaniement ; c'est ce qu'on a pris l'habitude de désigner comme « le grand tournant des années 1920 ». Il est marqué par trois œuvres majeures : « Au-delà du principe de plaisir » (1920), « Psychologie collective et analyse du moi » (1921), « Le Moi et le Ça » (1923).

Il n'est pas possible de discuter ici en quelques lignes cette profonde modification de la théorie freudienne, qui allait susciter ensuite de considérables développements. Disons seulement que ce remaniement a porté, pour l'essentiel, sur deux plans.

Le premier est celui de l'« économique », c'est-à-dire de ce qui concerne le jeu des charges énergétiques dans le fonctionnement psychique ; nous avons dit plus haut (chap. i) que ces considérations avaient été d'emblée fondamentales dans la pensée freudienne. Le « principe de plaisir » y postulait que tout organisme vivant vise à la réduction de tension, ce qui, au niveau psychique, se traduit par la tendance à réduire le déplaisir par la recherche du plaisir, jusqu'à un état stable de tension minimum. On bute cependant alors sur une objection simple : d'où vient que bien des conduites humaines, à commencer par les conduites sexuelles les plus typiques, semblent au contraire axées sur la recherche d'une montée de l'excitation ? Et pourquoi, de plus, assiste-t-on souvent à des conduites où se réinstitue répétitivement un état tensionnel pénible (à la façon dont on « taquine une dent malade ») ? Freud avait longtemps écarté ces objections élémentaires par des considérations qui lui apparaissent maintenant insuffisantes. Il est de ce fait conduit à recentrer la discussion, « au-delà du principe de plaisir », sur une « compulsion de répétition » qu'il suppose fondamentale. Ceci débouche sur une nouvelle théorie des pulsions : toute la dynamique psychique se joue sur l'équilibre de deux

forces antagonistes, la libido – sexuelle – et l'« instinct de mort », éros et thanatos. Ces deux forces sont conçues comme des données premières du psychisme et constituent donc des postulats théoriques. L'agressivité – qui a toujours fait problème dans la théorie freudienne – prend là un statut nouveau et une importance accrue ; cela débouche sur une nouvelle conception du sadisme et du masochisme (*Le Problème économique du masochisme*, 1924). Il semble évident que tout ce cours de pensée porte la marque des événements dramatiques des années précédentes.

La reformulation théorique de cette période se situe aussi au plan de la « topique » : l'appareil psychique est conçu comme organisé en « instances », c'est-à-dire en sous-systèmes fonctionnels coordonnés entre eux. Freud définit alors trois instances majeures, le Ça, « réservoir des pulsions », le Surmoi, instance morale qui agit à la façon d'un « censeur sévère », et le Moi, instance coordinatrice et adaptatrice qui fait de son mieux (au prix de difficultés dont témoignent les névroses) au service de ces deux maîtres... plus un troisième, la réalité extérieure et ses exigences.

Ce très bref résumé ne peut être qu'approximatif. Une remarque cependant s'impose. Ces reformulations théoriques s'ajoutent, et en quelque sorte se superposent, aux conceptions précédentes (dualité pulsionnelle où s'opposaient libido sexuelle et « instincts du Moi », opposition du conscient et de l'inconscient), sans les annuler. Ceci est typique de la pensée de Freud, qui a constamment tendu à ajouter sans rien supprimer. Il en est résulté par la suite de considérables difficultés et obscurités, où ont pu se donner libre cours, chez ses continuateurs, des développements théoriques divergents, selon que l'accent sera mis sur la vie pulsionnelle et fantasmatique (Melanie Klein et ses continuateurs) ou sur la topique et en particulier sur le Moi et la coordination du système (Anna Freud, Hartmann, etc.) ; ceci sera repris plus loin.

II. Développements de la psychanalyse

Entre 1920 et 1940, les détracteurs de la psychanalyse ne se lassent pas d'annoncer qu'elle est morte : de son irrationalisme ; de son « pansexualisme » ; des valeurs bourgeoises qui la mettraient au service du capitalisme et en feraient un « ennemi objectif de la révolution prolétarienne » ; d'un ethnocentrisme qui la porterait à naïvement affirmer comme universels des conflits en fait étroitement liés à la culture qui l'a produite ; de positions « phallogocentriques », voire « machistes », qui la rangeraient parmi les oppresseurs des femmes ; de

son inefficacité thérapeutique ; des querelles internes qui la déchirent, etc. On la condamne donc au nom de Staline, comme au nom de la morale « bourgeoise » et de l'Église ; on la condamne aussi au terme de raisonnements philosophiques où l'on prouve qu'elle ne peut pas exister.

Ce qui choque, c'est d'abord, bien entendu, l'accent mis sur la sexualité. Il est caractéristique qu'on méconnaît alors que ce qui est en cause, c'est en fait la *psycho*-sexualité, c'est-à-dire l'impact du biologique sur le psychique. Cette méconnaissance porte à un parfait contresens, selon lequel les psychanalystes ne s'intéresseraient qu'aux fonctions animales et aux conduites sexuelles, et en conseilleraient une libération qu'on juge déshumanisante. D'où des accusations absurdes, comme celle d'un certain Ladame, écrivant dans la prestigieuse revue *L'Encéphale* : « On se trompe grossièrement si l'on croit prévenir et guérir les névroses par la pratique purement animale de l'accouplement. » Certes ! C'était bien l'avis de Freud, et cela reste l'avis de tout psychanalyste aujourd'hui : c'était « se tromper grossièrement » que d'imputer à la psychanalyse un tel conseil thérapeutique... En fait, sans que, la plupart du temps, ces détracteurs de la psychanalyse en aient conscience, ce qui les choque, ce sont les trois notions centrales sur lesquelles elle se fonde : l'inconscient, la pulsion, le fantasme. D'où l'accusation d'« irrationalisme », qui glisse de la méthode à l'objet en ignorant que la psychanalyse prétend traiter rationnellement de phénomènes irrationnels. Ce tumulte est d'ailleurs délicieusement grossi par une société qui cherche à s'étourdir, au cours de cette brève période de vingt ans où l'on vit entre deux cataclysmes, entre les horreurs dont on sort à peine et celles que laisse prévoir la montée du nazisme.

Freud, face à ce tumulte, reste serein, vaguement méprisant. À ses yeux, la psychanalyse est une science fondée sur des faits. Qui en discute sans la formation et la pratique indispensables pour asseoir la discussion sur des faits ne mérite aucune attention sur le plan scientifique. Au plan général, d'ailleurs, un tel tollé lui semble inévitable. Dans un texte de 1917 intitulé « Une difficulté de la psychanalyse », il s'en explique en disant que la science a asséné successivement trois blessures graves à l'orgueil de l'homme. La première avec Copernic, en montrant que la Terre n'est pas au centre de l'Univers ; la deuxième avec Darwin, en soutenant que l'homme n'a pas été créé à l'image de Dieu, et n'est que le dernier chaînon à ce jour d'une série animale ; la troisième avec la psychanalyse, en montrant que, de plus, l'essentiel de sa propre vie psychique lui échappe...

Les élèves de Freud, cependant, ne partagent pas sa sérénité. Ils se

battent sur le terrain, en général dans des pays où les structures religieuses, culturelles, sociales, et même politiques, leur opposent une vive résistance. Il leur paraît essentiel de créer des structures fortement organisées et coordonnées internationalement. Ces créations se multiplient en vingt ans. Elles sont pour l'essentiel de trois types.

Il s'agit tout d'abord de sociétés nationales de psychanalyse, dont la visée est scientifique (favoriser le développement de la discussion entre analystes et la production de travaux originaux), pratique (maintenir les règles techniques et déontologiques) et corporative (défendre les intérêts généraux de la profession, défendre les analystes non médecins attaqués en certains pays pour exercice illégal de la médecine, etc.). Très vite, ces sociétés seront en outre conduites à réfléchir sur les problèmes de formation des nouveaux analystes, puisqu'il s'avère que certains patients viennent à l'analyse avec le projet de devenir eux-mêmes analystes. Ainsi qu'il a été dit plus haut, les premières sociétés furent en 1908 celles de Vienne et de Berlin ; en 1911 avait été créée la Société de New York, ainsi que la Société américaine qui devait plus tard regrouper les sociétés locales des États-Unis (New York, Boston, Chicago, Denver, San Francisco, etc.) ; en 1913 avaient été créées la Société de Budapest et celle de Londres.

Dès cette époque, la psychanalyse suscite un vif intérêt en Russie, et cet intérêt redouble lors du grand bouillonnement qui suit la Révolution. Des cercles d'études apparaissent alors à Petrograd, Moscou, Kiev, Odessa, Kazan, où viennent discuter médecins, philosophes, linguistes, esthéticiens, écrivains, etc. ; à Moscou et à Kazan, cela débouchera sur la création de sociétés de psychanalyse. La psychanalyse s'enseigne à l'université. Des médecins qui s'affirment analystes se voient confier des responsabilités importantes à la direction de services hospitaliers, de policliniques, de homes d'enfants. En 1921 se crée une Association psychanalytique russe qui sera reconnue officiellement par l'Association psychanalytique internationale en 1924. Tout ceci sera radicalement supprimé vers 1930 lors de la venue au pouvoir de Staline, sur la base d'une condamnation idéologique sans nuances au nom du marxisme et à la faveur du retour à une morale rigide. En Hongrie, le même mouvement de bouillonnement intellectuel joua en faveur de la psychanalyse lors de la brève période de gouvernement sous Béla Kun en 1919 ; mais, lors de la dure réaction politique qui suivit à brève échéance, la psychanalyse fut frappée d'ostracisme, et Ferenczi, qui s'était imprudemment engagé, en porta longtemps le handicap.

Le mouvement se développe plus calmement en Europe de l'Ouest ; la Société psychanalytique de Paris est fondée en 1926, la Société

italienne en 1932.

Un deuxième type d'institutions s'inscrit explicitement dans le monde médical. Il s'agit de centres de soins – ou, selon un terme en faveur à l'époque, de « polycliniques » – où sont conduites des cures analytiques, ou qui s'en inspirent dans leurs démarches thérapeutiques. Des polycliniques sont créées à Moscou en 1919, à Berlin en 1920, à Vienne en 1922 ; une autre réussira à s'installer à Budapest en 1930 à la faveur d'un assouplissement de l'opposition officielle.

Un troisième type d'institutions, enfin, apparaît pour assurer la formation des futurs analystes. La règle s'instaure progressivement selon laquelle la première étape de cette formation, nécessaire mais non suffisante, est une analyse personnelle. Le premier responsable est donc l'analyste formateur. Cependant, on convient que, au-delà, la formation doit comporter un travail de lecture, de réflexion, de discussion et un début de pratique psychanalytique personnelle discutée avec des collègues expérimentés. Il faut en outre pouvoir écarter, au cours de cette formation ou à son terme, les candidats qui pour une raison quelconque paraissent ne pas pouvoir satisfaire aux conditions requises (ce qui, inévitablement, revient à accorder un label à ceux qui sont acceptés). Il apparaît impossible, et d'ailleurs peu souhaitable, que l'analyste du candidat en soit seul juge. On crée donc, pour définir et mettre en œuvre des procédures de formation et des règles d'acceptation, des instituts de formation, souvent en prise directe sur un centre de soins où les candidats trouvent patients et encadrement. De tels instituts sont fondés à Berlin en 1920, à Vienne en 1924, à Londres en 1926. Lorsqu'il n'en est pas formellement créé, c'est en fait la Société psychanalytique nationale qui en assure les fonctions ; ce sera le cas de la Société psychanalytique de Paris jusqu'en 1953.

Au cours de cette période, la réflexion psychanalytique ne s'alimente plus seulement, et de loin, des écrits de Freud. Le volume des travaux publiés augmente rapidement, qu'il s'agisse des premiers essais de nouveaux venus ou des écrits d'analystes confirmés, travaux dont beaucoup restent aujourd'hui vivants (Karl Abraham et Sándor Ferenczi, dont ont été publiées les *Œuvres complètes*, Ernest Jones, Otto Rank, Marie Bonaparte, Edward Glover, Melanie Klein, Anna Freud, etc.). Pour faire connaître ces travaux, des revues se créent, s'ajoutant à la *Zeitschrift* et à l'*International Journal* qui, en langues allemande et anglaise, en constituent déjà des vecteurs essentiels (ainsi, la *Revue française de psychanalyse* est créée en 1927). Freud est très attentif à ce développement des publications. Il favorise la

création, en 1919, d'une maison d'édition contrôlée par les psychanalystes eux-mêmes, l'Internationaler Psychoanalytisches Verlag ; il la soutiendra longtemps au prix de considérables sacrifices en temps et en argent, secondé efficacement, sur le plan administratif, par Otto Rank, puis par son propre fils, Martin Freud.

Si l'on se bornait à ce qui précède, on pourrait en conclure que tout va pour le mieux vers 1930, d'autant que la réputation de Freud lui-même va croissant. Lors de son 70^e anniversaire (1926), et plus encore lors du 80^e (1936), affluent vers lui des messages de félicitations qui émanent des plus hautes personnalités de la culture (Romain Rolland, Einstein, Thomas Mann, Stefan Zweig, Arnold Zweig, etc.). Il grogne un peu, mais accueille cependant avec plaisir ces témoignages d'estime et d'admiration, puisque, dit-il, cela signifie qu'au-delà de sa propre personne la psychanalyse commence à être mieux acceptée. Il ne se fait cependant pas trop d'illusions : à ceux qui de façon réitérée proposent son nom pour le prix Nobel, il prédit que ce prix ne lui sera jamais attribué, ce qui en effet sera le cas.

Cependant, beaucoup de difficultés, d'angoisses, de souffrances noircissent le tableau. Une série d'événements atteignent cruellement Freud lui-même. En janvier 1920, sa fille Sophie meurt à Hambourg de la grippe qui alors ravage l'Europe affaiblie ; trois ans plus tard, en juin 1923, meurt, à l'âge de 4 ans et demi, le second fils de Sophie, Heinz, frère cadet de Ernstl, le « charmant enfant » dont le jeu avec une bobine avait été rapporté par Freud dans une note restée célèbre de « Au-delà du principe de plaisir ». Ce deuil l'affecte plus cruellement que tout autre, et d'autant plus que lui-même est atteint gravement dans son propre corps. On a en effet découvert, puis opéré en avril 1923, un cancer de la mâchoire ; une deuxième opération, très importante, est pratiquée au mois d'octobre suivant, nécessitant la mise en place d'une prothèse buccale qui sera une source incessante de souffrances pendant les seize années qui lui restent à vivre, et qu'il baptisera « le monstre » ; seize années où se succéderont de nouvelles opérations pour l'ablation de formations buccales suspectes ou nettement cancéreuses. Tout cela, au-delà des souffrances d'un homme, pourrait sembler purement anecdotique ; cependant, il faut en tenir compte pour évaluer l'arrière-plan sur lequel se développe alors sa pensée, en particulier en ce qui concerne l'« instinct de mort » l'agressivité, et ce qu'on a appelé depuis le « pessimisme freudien ». La mort est toujours au bout du chemin...

La mort, en effet, frappe ceux qui sont les plus chers à Freud, ceux qu'il voyait comme ses plus sûrs successeurs : Karl Abraham en décembre 1925, Sándor Ferenczi en mai 1933 ; sa mère, Amalia

Freud, meurt en septembre 1930. L'angoisse suscitée chez les proches de Freud par son cancer aggrave plutôt qu'elle n'apaise les tensions, et d'abord au sein d'un Comité qui tente de reprendre vie après la guerre. Jones et Abraham traversent une période de malentendus et de froissements qui finira par s'apaiser. Mais Rank, le fidèle et dévoué Rank, devient sombre, ombrageux, difficile ; il a été le premier à apprendre le cancer de Freud, et il réagit contre l'angoisse en se durcissant, à la façon d'un fils qui tente de se détacher de son père avant d'être livré à la détresse de sa disparition. Ferenczi tente lui aussi d'affirmer son indépendance et son originalité. Fin 1923, en plein drame de l'opération que vient de subir Freud, paraît un livre publié en cosignature par Rank et Ferenczi ; ils y énoncent, sans trop de souci d'unité, leurs options respectives. Pour Rank, l'essentiel du drame humain s'origine dans *Le Traumatisme de la naissance* (titre d'un livre qu'il publie au même moment sous sa seule signature), et les névroses elles-mêmes s'expliquent par la pesée de ce traumatisme. Freud accueille ces idées comme une contribution de valeur ; mais d'autres s'inquiètent, et il finit par partager cette inquiétude. Rank en effet, tout plein de son idée originale, en fait un principe universel d'explication et gomme des pièces essentielles de l'édifice psychanalytique, en particulier le drame oedipien ; ainsi, il suit la même évolution que d'autres avant lui, notamment Adler, qui voulait tout expliquer par le « complexe d'infériorité » et la « revendication virile ». Deux années difficiles suivent, où Rank s'insurge contre Jones et Abraham qui mettent Freud en garde ; il se comporte avec ce dernier tantôt comme un fils révolté, tantôt comme un fils prodigue repentant. Après plusieurs séjours aux États-Unis, il finira par rompre avec le mouvement psychanalytique en 1925.

Ferenczi, lui, ne rompra jamais. Mais son évolution paraît plus inquiétante encore à ses amis et à Freud lui-même, car elle met en cause à la fois la théorie et la technique psychanalytiques. Selon Ferenczi, le but de l'analyse est, certes, de résoudre et d'apaiser les tensions et les conflits intrapsychiques. Mais, soutient-il, si l'apaisement intervient prématurément au cours de l'analyse, il ne s'agit que d'un évitement qui rend le travail impossible ; il y faut au contraire des moments dramatiques, où la tension s'accroît jusqu'au point de rupture, ce qui ouvre la voie aux remaniements souhaitables. Dès lors, l'analyste se doit de favoriser par ses interventions la montée de tension ; ceci dans le cadre de la situation analytique, mais aussi, au-delà, en prenant parti sur des points qui touchent à la vie extérieure du patient. C'est ce que Ferenczi appelle la « technique active ». Entre 1915 et 1922 approximativement, il énonce cela de façon assez nuancée. Freud est plutôt séduit, en particulier lorsque

Ferenczi souligne l'intérêt de l'analyse des « actings » (c'est-à-dire d'actes à valeur de satisfaction érotique ou agressive, produits impulsivement par le patient en infraction à la règle « tout dire, ne rien faire », et échappant à toute mentalisation), « actings » que jusque-là Freud considérerait simplement comme des accidents gênants. Mais, peu à peu, Ferenczi force la note. Cela va vers d'inacceptables manipulations, par un analyste tout-puissant, d'un patient réduit à la passivité, livré à toutes les satisfactions de son masochisme, mais aussi invité à de brutales décharges instinctuelles. Bref, c'est contraire à toute l'éthique psychanalytique, centrée sur la mentalisation, la prise de responsabilité, la liberté.

Certains des amis et collègues de Ferenczi sont horrifiés, Freud s'inquiète. Cela soulève un tel tollé que Ferenczi bat en retraite. Mais il opère alors un curieux renversement. Tout le mal, soutient-il alors, vient de ce que le névrosé a été un enfant qui a souffert de fausses promesses d'amour et de satisfactions libidinales de la part de parents qui l'ont excité puis déçu. L'analyste se doit de réparer cette blessure en aimant le patient et en lui donnant des preuves de son amour ; soit une position de maternage réparateur qui, elle aussi, doit passer par des actes. Cette position n'est pas moins inquiétante que la précédente. Freud, dans une lettre qu'il adresse en décembre 1931 à Ferenczi, la condamne avec autant d'humour que de vigueur :

« Vous n'avez pas dissimulé le fait que vous embrassez vos patients et que vous les laissez vous embrasser [...] je ne suis pas assurément personne à condamner, par prudence ou par respect des considérations bourgeoises, de petites satisfactions érotiques de cette sorte [...] mais...] imaginez à présent quelles seront les conséquences de la publication de votre technique. Il n'y a pas de révolutionnaire qu'un autre plus radical ne supplante. Un certain nombre de penseurs indépendants en matière de technique se diront : pourquoi s'arrêter à un baiser ? Assurément, on peut aller plus loin en incluant également les "caresses", qui après tout ne fabriquent pas d'enfant. Et puis il en viendra d'autres, plus audacieuses, qui iront jusqu'au voyeurisme et à l'exhibitionnisme – et bientôt nous aurons accepté comme faisant partie de la technique tout le répertoire de la demi-virginité et des parties de pelotage, ce qui aura pour effet d'amener un intérêt considérablement accru pour la psychanalyse, aussi bien chez les analystes que chez les patients. La nouvelle recrue, toutefois, réclamera toujours plus de cet intérêt pour elle-même, et les plus jeunes de nos collègues auront de la peine à s'arrêter au point qu'ils s'étaient fixé au départ. Dieu le Père, Ferenczi, regardera la scène animée dont il aura été l'instigateur et se dira : peut-être après tout aurais-je dû m'arrêter dans ma technique d'affection maternelle *avant*

le baiser... »

Ferenczi était une personnalité remarquable, qui a laissé une empreinte profonde sur la psychanalyse. Les questions qu'il a soulevées sont essentielles, même si les solutions techniques qu'il proposait sont inacceptables. Il a largement contribué, par l'émotion même qu'il a soulevée en donnant de mauvaises réponses à de vraies questions, à apprendre aux analystes d'aujourd'hui à se garder de ces deux dangers symétriques majeurs que sont, d'une part, les interventions manipulatoires et, d'autre part, celles qui visent à un maternage réparateur.

Les risques de telles déviations techniques sont évidemment réduits si ces analystes sont bien préparés à leur tâche et si se trouvent écartées les personnes peu aptes à l'assumer. D'où l'importance accordée par le mouvement psychanalytique à ces problèmes de formation et de sélection. Avant la Première Guerre mondiale, les procédures étaient fort souples. Il apparut cependant assez vite que le futur analyste devrait commencer par se placer dans la situation même où il placerait ses futurs patients. Jones affirme avoir été le premier à en faire l'expérience : « Je me rendis à Budapest auprès de Ferenczi et subis en 1913, pendant plusieurs mois, à raison de deux ou trois heures par jour, une analyse très poussée. Mes difficultés personnelles s'en trouvèrent bien atténuées, et j'acquis l'expérience irremplaçable de la situation analytique » (Jones, 1961, p. 172). C'est le début de ce qu'on appellera plus tard l'« analyse didactique », mais dont Jones dit bien là, lorsqu'il évoque ses difficultés personnelles, qu'il s'agit de bien autre chose que d'un simple apprentissage. La pratique se généralisera après 1920, jusqu'à devenir une règle absolue, édictée par l'Association internationale et respectée par toutes les sociétés qu'elle fédère : nul ne peut devenir psychanalyste s'il n'est d'abord passé par une psychanalyse personnelle, conduite selon des règles strictes par un analyste qualifié.

Le consensus s'est établi sans peine à ce propos. Cependant, ceci admis, une question va longuement agiter le mouvement psychanalytique, une question sur laquelle, aujourd'hui encore, il existe des divergences d'une société à l'autre : la pratique de l'analyse par des non-médecins. Freud lui-même était médecin ; la psychanalyse est née dans le champ médical, ou plus exactement en traitant de problèmes alors jugés du ressort exclusif des médecins, ceux que posaient les psychonévroses. Cependant, parmi les premiers fidèles de Freud se trouvaient des non-médecins. Après 1920, la psychanalyse les attire en nombre croissant, du fait de leurs difficultés personnelles, mais aussi sur la base de leurs intérêts et de leur culture ; il s'agit de

philosophes, d'écrivains, de sociologues, etc., mais surtout de psychologues lorsque les universités les formeront en nombre croissant après la Seconde Guerre mondiale. Un certain nombre d'entre eux voient tout naturellement la pratique de l'analyse, dans la position cette fois de l'analyste, comme la suite souhaitable de leur analyse personnelle. S'ils satisfont à tous les critères requis, faut-il les écarter parce qu'ils ne sont pas médecins ? Une longue controverse se développe, alimentant des tensions qui par moments vont prendre un caractère aigu. Freud prend à cet égard une position très ferme, en particulier dans un texte de 1926 intitulé « Psychanalyse et médecine » : les non-médecins doivent pouvoir devenir analystes, sans discrimination. L'analyse, dit-il, est certes une thérapeutique ; mais c'est aussi une psychologie, elle a son rôle à jouer dans de très larges secteurs de ce que nous appellerions maintenant les sciences humaines et, au-delà, de la culture ; elle peut en recevoir en retour de précieux apports. Freud souligne que tous ces échanges risquent de se trouver stérilisés si, l'analyse étant pratiquée par les seuls médecins, elle devenait une simple technique de la psychiatrie, enseignée sur le même plan que toutes les autres, ou si au contraire, s'y diluant, elle devenait « la bonne à tout faire de la psychiatrie ». Ceci, écrit-il à Ferenczi en 1928, serait « fatal à son avenir ». Il est suivi dans cette position par la plupart des sociétés de psychanalyse, notamment la Société britannique. Mais d'autres, aux États-Unis surtout, prennent une position diamétralement opposée. En 1926, à leur instigation, l'État de New York vote une loi interdisant la pratique de l'analyse aux non-médecins ; en 1927, la Société psychanalytique de New York adopte une résolution qui va dans le même sens. Elle annulera cette décision deux ans plus tard sous la pression de Freud, relayée par Brill ; c'était là un geste d'apaisement devenu nécessaire dans un climat où les tensions créées autour de ce problème avaient atteint un niveau tel qu'on pouvait craindre une fracture au sein de l'API.

La question ne sera pas tranchée pour autant. Deux tendances coexistent, y compris en France. L'une, qui met l'accent sur la fonction thérapeutique de la psychanalyse, considère qu'une formation psychiatrique (donc médicale) est souhaitable. L'autre, plus ouverte sur le monde de la culture et des sciences humaines, met plus l'accent sur sa valeur d'expérience personnelle, et doute qu'une formation médicale préalable soit souhaitable. Ceci, bien entendu, au-delà de la pratique et de la technique psychanalytiques, porte à des développements théoriques différents ; on le verra bien en France à propos du « phénomène Lacan » et des controverses qu'il suscitera.

III. L'orage

Tout ceci sans doute ne serait que difficultés assez normales s'agissant d'un mouvement en pleine expansion si, dans la même période, ne montait en Europe la menace nazie. Beaucoup de psychanalystes allemands sont juifs, c'est-à-dire en danger. Après la prise de pouvoir de Hitler, en 1933, le nouveau régime condamne la psychanalyse comme « science juive » ; on organise à Berlin un grand *autodafe* où l'on brûle les livres de Freud qui remarque avec une ironie amère : « Quel progrès nous faisons... Au Moyen Âge ils m'auraient brûlé ; à présent, ils se contentent de brûler mes livres... » Mort en 1939, il ignorera, heureusement, à quel point ce devait être pire.

Persécutés, spoliés, privés de clientèle, constamment menacés d'agression, la plupart des psychanalystes allemands émigrent. Ils partent vers le Danemark, les pays scandinaves, la Suisse, la Grande-Bretagne et souvent la France, encore assez accueillante ; dans la plupart des cas, c'est un séjour temporaire avant un nouveau voyage qui les conduira en Angleterre, mais surtout aux États-Unis. Ceux qui restent sont réduits au silence, et plusieurs seront plus tard assassinés. Ce qui reste de la Société psychanalytique de Berlin doit changer de nom. Le nouveau régime l'intègre dans une « Société allemande de psychothérapie » priée de puiser son inspiration dans *Mein Kampf* et que contrôle étroitement un docteur Goering, cousin du potentat nazi. De Suisse, Jung accorde à tout cela une caution morale qui grèvera fâcheusement la fin de sa vie. La psychanalyse disparaît d'Allemagne, comme elle disparaîtra ensuite de l'Autriche après l'annexion. Cette émigration va constituer pour la Grande-Bretagne, et surtout pour les États-Unis, un apport d'une très grande richesse qui va donner une impulsion considérable au développement dans ces pays de la psychanalyse, mais aussi, sur ses marges, de la sociologie, de la psychologie sociale, de l'ethnographie et d'une « psychologie dynamique » qui connaîtra de multiples variantes.

Entre 1933 et 1938, l'inquiétude monte en Autriche. On veut cependant croire que le mouvement nazi y restera plus « doux » et que les grandes puissances ne permettront pas l'annexion du pays par l'Allemagne. Freud, malgré son pessimisme, partage ces illusions. À ceux qui le pressent d'émigrer, et lui offrent de l'accueillir à l'étranger, il répond qu'il restera à Vienne quoi qu'il arrive ou ne partira qu'à toute extrémité. L'annexion de l'Autriche, en mars 1938, met fin à ces illusions. Les troupes allemandes paraded dans les rues de Vienne. Des groupes nazis mettent à sac le Verlag (la maison d'éditions psychanalytiques) et arrêtent son directeur, Martin Freud ; la Gestapo retient Anna Freud toute une journée dans ses locaux, puis envahit l'appartement des Freud sous prétexte d'y trouver des documents politiques ; n'en trouvant pas, ses émissaires se contentent de voler

l'argent du ménage...

Freud, cette fois, accepte de partir. Mais c'est difficile. Pour obtenir l'accord des nouvelles autorités, il faudra des semaines et toute l'énergie de Jones, de Marie Bonaparte, princesse de Grèce, dont l'influence est considérable, et de William Bullitt, l'ambassadeur américain à Paris (qui, quelque temps auparavant, avait collaboré avec Freud pour écrire un ouvrage consacré à Woodrow Wilson) ; Roosevelt lui-même intervient par la voie diplomatique. Finalement, la permission de sortir d'Autriche est accordée à Freud et à quelques-uns de ses proches, dont sa femme, sa fille Anna et Max Schur, son médecin personnel.

Le 4 juin 1938, Freud et ses proches quittent Vienne par L'*Orient-Express*. Ils sont accueillis par Marie Bonaparte à Paris, où ils passent une journée, puis repartent pour Londres. Dans cette Angleterre où il avait été autrefois tenté de venir s'installer, Freud est accueilli comme une célébrité mondiale. Après le cauchemar, ce serait une résurrection si le cancer ne continuait son œuvre. Après quelques semaines, Freud et les siens s'installent dans une vaste maison qui dispose d'un très beau jardin sur lequel s'ouvre, de plain-pied, le bureau aménagé pour Freud avec des objets personnels venus de Vienne. Il y reçoit encore quelques patients. Mais il s'affaiblit de plus en plus. En février 1939, le cancer a pris une telle extension qu'il est jugé incurable et inopérable. Sa fille Anna et Max Schur continuent à le soigner avec un inlassable dévouement ; mais il est clair pour tous, et pour le malade lui-même, que c'est la fin. Il trouve encore la force d'écrire un *Abrégé de psychanalyse* que sa mort laissera inachevé. Au cours de l'été, ses forces déclinent rapidement, la souffrance s'accroît jusqu'à l'intolérable. La Seconde Guerre mondiale éclate début septembre ; entendant à la radio une déclaration selon laquelle ce serait la dernière guerre, Freud dit doucement : « *Ma dernière guerre...* »

Jones écrit : « Le 21 septembre, Freud dit à son médecin : "Mon cher Schur, vous vous souvenez de notre première conversation. Vous m'avez promis alors de m'aider lorsque je n'en pourrais plus. À présent cela n'est plus qu'une torture et cela n'a plus de sens." Schur lui prit la main et lui promit de lui donner un calmant adéquat ; Freud l'en remercia, ajoutant après un moment d'hésitation : "Parlez à Anna de notre conversation." Il n'y avait pas trace de sentimentalisme ou de pitié envers lui-même, rien que la réalité – une scène impressionnante et inoubliable » (Jones, 1969, p. 279).

Endormi paisiblement par une faible dose de morphine, Sigmund Freud est mort à Londres le 23 septembre 1939, un peu avant minuit.

Chapitre V

Après la mort du père

Freud est mort en 1939. On a assisté par la suite à un mouvement d'une très grande ampleur. Les conceptions théoriques se sont profondément transformées, et avec elles la technique et la pratique psychanalytiques, bien différentes aujourd'hui de la technique et de la pratique de Freud et de ses élèves immédiats. Ce mouvement s'est développé sur quelques axes majeurs, où des options assez différentes ont été prises sur des problèmes fondamentaux ; d'où des désaccords qui, au-delà des rivalités d'écoles et des oppositions de personnes, ont été la source de discussions fécondes.

I. Une bataille de dames à propos d'enfants

En 1882 naît à Vienne Melanie Reizes. Les circonstances ne lui permettent pas de faire les études de médecine qu'elle souhaitait, ce qu'elle regrettera toute sa vie. Cela ne l'empêchera pas, cependant, de devenir un des personnages les plus célèbres de l'histoire de la psychanalyse... sous le nom de l'homme qu'elle épouse en 1922, Arthur Klein. Elle va à Budapest, fait une analyse avec Ferenczi et décide de consacrer sa vie à « la Cause ». En 1919, elle présente sa première contribution à la psychanalyse, intitulée « Le développement d'un enfant », et devient membre de la Société psychanalytique de Budapest. Deux ans après, elle part se fixer à Berlin, où elle fait une seconde analyse avec Karl Abraham. Elle commence à être connue comme spécialiste d'une pratique alors toute nouvelle, l'analyse d'enfants, et dès ce moment se trouve en rivalité sur ce terrain avec Anna Freud, la propre fille du maître. Soutenue par Ernest Jones, qui l'appuiera toujours par la suite, elle vient en 1926 s'établir en Angleterre, où elle restera jusqu'à sa mort en 1960.

En 1919-1920, lorsque Melanie Klein commença à envisager d'analyser des enfants, elle semblait s'attaquer à une tâche impossible. Certes, on peut observer les enfants d'un point de vue psychanalytique ; mais les traiter ? Les obstacles paraissaient infranchissables. Tout

d'abord, si un adulte vient à l'analyse, c'est sur la base d'une demande personnelle, après un cheminement préalable où il admet que ce dont il souffre procède avant tout de particularités de sa propre vie psychique. Rien de tel en général chez les enfants, surtout chez les plus jeunes ; de plus, leur capacité d'expression par le langage est limitée, et ils savent fort bien en jouer pour se taire lorsque quelque chose les embarrasse... Pas question de les allonger sur un divan et de leur demander de parler librement de leurs libres associations... La réponse de Melanie Klein à ces objections fut d'une simplicité parfaite : le jeu est l'activité spontanée des enfants, c'est par le jeu qu'ils s'expriment et qu'ils communiquent. Le jeu veut dire quelque chose : à l'analyste de l'entendre...

Melanie Klein prend alors des enfants en traitement avec cette idée de base. Dans des écrits nourris d'exemples cliniques, elle montre qu'en effet le jeu de l'enfant, pour peu qu'on lui offre un matériel approprié (personnages, animaux, objets de la vie courante, tous de préférence de petite taille), est interprétable sur le même mode que le rêve ou le discours associatif dans l'analyse d'adultes. On voit s'y développer, et s'y enchaîner au fil des séances, des créations imaginaires, des « fantaisies », qui expriment des fantasmes inconscients chargés d'angoisse, une angoisse au cœur des conflits internes dont souffre l'enfant et où s'originent les symptômes qui l'ont conduit chez le psychanalyste. La tâche de l'analyste est d'en donner l'interprétation à l'enfant pour le soulager de son angoisse. Melanie Klein est ici, semble-t-il, dans la stricte orthodoxie freudienne, celle des Études sur l'hystérie (1895). On lui a cependant reproché, précisément, de s'inspirer là d'un Freud quelque peu archaïque. En effet, ses interprétations paraissent souvent d'une crudité qui choque, non pas la pudeur ou le bon sens qui sont alors des considérants inappropriés, mais un credo de la technique psychanalytique souvent réaffirmé par Freud et très généralement respecté ensuite en analyse d'adultes. Il s'agit de la règle technique selon laquelle une interprétation ne doit être donnée qu'au terme de tout un mûrissement interne chez le patient, et lorsqu'elle vient en quelque sorte cueillir le fruit mûr ; l'interprétation prématurée, « sauvage », est au mieux inefficace, au pire nuisible. À lire Melanie Klein, on est parfois surpris de la hardiesse, pour ne pas dire plus, de certaines des interprétations qu'elle donne à ses jeunes patients, et dont elle semble parfois les bombarder... Il reste que, en posant que l'interprétation du jeu est « la voie royale d'accès à l'inconscient » chez l'enfant, comme celle du rêve l'est chez l'adulte, elle a ouvert à l'analyse un monde inexploré ; un monde à vrai dire assez effrayant, mais décrit avec une argumentation théorique qui force l'attention. Soulignons trois points majeurs,

concernant des problèmes qui ont joué et jouent encore un rôle important dans l'histoire du mouvement psychanalytique :

- tout d'abord, c'est sans doute à juste titre que Melanie Klein protestait, lorsqu'on l'accusait d'hérésie, de sa fidélité à Freud... tout au moins le second Freud, celui qui après 1920 avait présenté sa « seconde théorie des pulsions », où s'opposaient Éros et Thanatos, pulsion de vie et pulsion de mort. Melanie Klein s'est située dans la suite logique de ces vues en mettant l'accent sur le conflit, supposé originel, de l'amour et de la haine, et plus particulièrement sur la pulsion de mort et sur l'agressivité ;
- les observations sur lesquelles elle a fondé ses développements théoriques sont souvent tirées de cures avec de jeunes enfants gravement perturbés. Ceci a sans doute contribué à donner à ses vues sur le développement normal un caractère très dramatique, puisque, selon elle, il serait au premier chef marqué, dès ses origines, par des fantasmes terrifiants, procédant d'angoisses fondamentales de destruction et de mort ;
- suivant une pente naturelle de l'explication psychanalytique, qui cherche à expliquer un état des choses par leur état antérieur, Melanie Klein a tendu à reculer toujours plus vers les origines – la naissance, voire la vie fœtale – l'existence de formations psychiques (le Moi, l'Objet, le Surmoi, etc.) que Freud et après lui la plupart des psychanalystes situent bien plus tard dans la psychogenèse. Il en est résulté ce qu'il advient de tout préformisme (c'est-à-dire de toute théorie de l'évolution qui rend compte d'une formation en postulant qu'elle était déjà là avant...) : la dimension du temps, paradoxalement, s'annule.

Tout ceci a suscité bien des controverses. La petite histoire retiendra peut-être qu'il s'agissait d'abord d'une « bataille de dames », opposant Melanie Klein et Anna Freud.

Anna, née en 1895, était le sixième et dernier enfant de Sigmund et Martha Freud. De tous, c'est elle qui resta la plus proche du père, surtout au cours des seize dernières années d'une vie dont le cancer faisait une douloureuse épreuve (il subit 33 opérations...). Elle le suivit à Londres en 1938 et l'assista jusqu'à la fin, en collaboration étroite avec Max Schur, son médecin personnel. Mais, n'y eût-il que ce touchant dévouement filial, elle ne serait restée que dans la petite histoire de la psychanalyse ; si elle y figure à part entière, c'est que, devenue elle-même psychanalyste, elle a laissé dans cette histoire une empreinte durable.

Elle s'était intéressée très tôt à la pratique et aux théories de son père, et avait reçu de ses mains, en 1920, l'anneau qui la sacrait membre du « Comité ». Comme Melanie Klein, et à peu près en même temps, elle s'était intéressée dès le début à l'analyse des enfants, mais sur des bases bien différentes ; et l'écart apparut évident dès un symposium qui se tint en 1927 sur ce sujet. Anna Freud était choquée par le caractère dramatique et intrusif des interprétations de Melanie Klein, et par ses vues théoriques (une réticence que, semble-t-il, Freud lui-même partageait). Elle soutenait en outre que l'analyse d'enfants diffère fondamentalement de l'analyse d'adultes en ce qui concerne la possibilité du transfert. Si chez l'adulte le transfert – c'est-à-dire le report sur l'analyste de pensées, d'affects, de fantasmes, etc., dont les parents ont été autrefois l'objet – est une « réédition », ceci n'est pas possible chez l'enfant qui vit tout cela dans l'actuel avec des parents réels ; de sorte que l'analyste ne peut éviter d'être en situation de parent latéral ; c'est sur cette base qu'il doit travailler. À quoi Melanie Klein répondait que la vie fantasmatique de l'enfant est si riche qu'au contraire les phénomènes de transfert sont intenses dans la cure, que l'analyste doit se garder de toute position directive ou pédagogique, etc. Mais l'écart essentiel se situe sans doute ailleurs.

Melanie Klein mettait l'accent sur les phénomènes pathologiques et en déduisait une théorie de la psychogenèse normale. À l'inverse, Anna Freud mettait au premier plan une théorie développementale, ceci depuis *Le Traitement psychanalytique des enfants* (1926) jusqu'à *Le Normal et le pathologique chez l'enfant* (1965) ; sur cette base, elle interprétait les troubles psychiques de l'enfance en termes d'arrêts et de déviations de la trajectoire normale définie par ses « lignes de développement ».

L'une et l'autre ont été fidèles à la pensée de Freud, mais en privilégiant des aspects très différents. Melanie Klein a mis l'accent sur ce qu'il est convenu d'appeler la « seconde théorie des pulsions », en particulier sur les basculements de l'amour et de la haine. Anna Freud, au contraire, a mis l'accent sur la « seconde topique », celle qui, développée par Freud après 1920, décrit la vie psychique comme organisée en trois « instances », trois systèmes dont la coordination est nécessaire et difficile, le Ça, le Moi et le Surmoi. Dans cette conception, le Moi joue un rôle central. C'est un système de coordination, de régulation, de contrôle, dont la tâche est bien délicate, car il est, selon l'expression de Freud, « tiraillé entre trois maîtres » : entre les revendications pulsionnelles du Ça, les interdits du Surmoi et les exigences de la réalité (d'où sa double fonction, d'équilibration interne et d'adaptation externe). Anna Freud exprime clairement ses vues à cet égard dans un ouvrage publié en 1946 (mais

en fait préparé pour l'essentiel à Vienne avant la guerre), Le Moi et les mécanismes de défense.

L'écart théorique entre Melanie Klein et Anna Freud était donc majeur, chacune développant ses idées sur des voies ouvertes par Freud, mais qui, dans la logique de leur antagonisme, devenaient antithétiques. Tout s'est passé comme si chacune s'était emparée d'une part du père...

Il en est résulté, au sein de la Société britannique à laquelle toutes deux appartenaient (Melanie Klein depuis 1926, Anna Freud après 1938), des tensions graves. Melanie Klein, d'abord assez isolée, finit par gagner à ses vues la majorité de cette Société, tandis qu'Anna Freud, au contraire, trouvait un large soutien aux États-Unis. Melanie Klein est morte en 1960, Anna Freud en 1982, dans la maison même, Maresfield Gardens, où elle avait emménagé avec son père en 1938. Les passions se sont apaisées, mais les questions soulevées par ces controverses restent bien actuelles.

II. Les débuts de la vie psychique

Freud avait d'emblée recherché l'explication du fonctionnement psychique dans l'histoire de sa construction : une fonction se comprend mieux si l'on suit le fil de sa progressive élaboration au cours de la croissance psychique de l'individu. Il réaffirma toujours la validité de cette démarche explicative. Cependant, il ne réalisa jamais lui-même d'observations sur des enfants (rappelons que sa discussion de la phobie du « petit Hans », en 1909, était basée sur des observations prises par le père). Ses vues sur le développement psychique étaient donc à peu près totalement déduites, de façon rétrospective, d'observations cliniques prises au cours de cures d'adultes. L'Histoire d'une névrose infantile (titre qu'il a donné à son étude de l'« Homme aux loups », 1918) est typique à cet égard : de façon très brillante, mais explicitement hypothétique, il reconstruit cette histoire d'après ce que lui dit le patient vingt ans plus tard, à l'âge adulte. Il appelait de ses vœux l'étude directe des processus du développement psychique et de ses troubles chez l'enfant lui-même. Il accueillit donc avec satisfaction et encouragea les travaux des pionniers de l'analyse d'enfants, et d'abord de sa fille Anna et de Melanie Klein.

Ce champ d'intérêts s'est ensuite considérablement développé, jusqu'à constituer aujourd'hui une branche distincte de la pratique psychanalytique, une source vive de progrès théoriques, et une

inspiration majeure de la pédopsychiatrie. Ceci dans trois pays surtout : les États-Unis (R. Spitz, M. Mahler, B. Bettelheim, etc.), la Grande-Bretagne (J. Bowlby, D. W. Winnicott, F. Tustin, D. Meltzer, etc.) et la France (P. Mâle, S. Lebovici, R. Diatkine, M. Soulé, E. Kestemberg, R. Misès, etc.). Au-delà de la psychanalyse d'enfants, c'est toute la pédopsychiatrie qui s'en est trouvée profondément renouvelée.

Trois auteurs peuvent être ici particulièrement signalés : R. Spitz, J. Bowlby et D. W. Winnicott.

René Spitz, né à Vienne en 1887, médecin, y fut l'élève de Karl Bühler, l'un des plus éminents pionniers de la psychologie de l'enfant. Chassé d'Autriche par le nazisme, il séjourna quelque temps en France où il noua des contacts qui y ont laissé une marque durable avant d'émigrer aux États-Unis où il développa une œuvre importante. Clinicien, il a le premier attiré l'attention sur ce qu'on a pris l'habitude depuis de décrire comme le syndrome de l'« hospitalisme » : des bébés pris en charge dans une pouponnière où ils reçoivent correctement les soins élémentaires, mais totalement délaissés quant aux relations humaines, sombrent dans un état de marasme désespéré et présentent des troubles majeurs des fonctions corporelles, au point que dans un tel contexte le taux de mortalité s'accroît fortement. Lorsque l'enfant survit, cette « carence des soins maternels » risque fort de laisser des traces indélébiles, à type d'hypotrophie somatique, de déficience intellectuelle, etc. Cette étude de Spitz a connu un retentissement considérable, sur le plan pratique, mais aussi sans doute parce qu'elle mettait en évidence ce qu'on n'aurait jamais dû oublier : l'amour est aussi nécessaire que le lait... Expérimentaliste, Spitz s'est attaché à étudier les débuts de la psychogenèse, en observant le développement de bébés normaux, en particulier pendant la première année de la vie (De la naissance à la parole, la première année de la vie, 1965). S'inspirant d'une notion familière aux embryologistes, il a décrit cette première période comme marquée par l'intervention de plusieurs « organisateurs » successifs : le sourire, l'« angoisse du huitième mois » (réaction d'angoisse à la vue d'une personne autre que la mère, ce qui témoigne de la possibilité d'évoquer la représentation de la mère en son absence), le « non », la parole (L'Embryogenèse du Moi, 1959).

John Bowlby, travaillant en Angleterre sur les mêmes problèmes, a développé une œuvre originale qui l'a conduit sur les marges de la psychanalyse. À la demande de l'Organisation mondiale de la santé, il a publié en 1954 un rapport, qui a fait date, sur la carence des soins maternels. Théorisant ensuite ces problèmes, il s'est attaché à montrer que tout le développement humain, spécialement en sa première phase, procède d'un besoin fondamental d'« attachement », dont les

déceptions contribuent largement à expliquer les destins individuels (Attachement et Perte, 3 vol., Paris, Puf). Il reprenait là une idée antérieurement émise par un psychanalyste hongrois, Imre Hermann (L'Instinct filial, Denoël), lui-même élève de Ferenczi. On peut noter à ce propos l'influence profonde et durable de Ferenczi sur les développements du mouvement psychanalytique : en Angleterre par Melanie Klein, John Bowlby, Michael Balint (initiateur d'une méthode de travail en groupe qui a contribué à réformer les pratiques médicales), en France par Bela Grunberger, qui a fourni une contribution majeure à la théorie du narcissisme, etc.

Donald W. Winnicott (1896-1971) était un pédiatre venu relativement tard à la psychanalyse ; membre de la Société britannique de psychanalyse, il y subit l'influence de Melanie Klein, mais sut s'en dégager pour créer une œuvre d'une grande originalité. Sa formation et sa pratique pédiatrique lui donnèrent sur les problèmes du premier développement un regard particulièrement réaliste qu'on peut résumer par l'une des formules-choc qu'il affectionnait : « Un nourrisson ça n'existe pas... », car ce qui existe, ce qui se donne à voir, c'est un couple mère-enfant ; et l'on ne peut rien comprendre aux débuts de la vie psychique si l'on ne centre l'attention sur les interactions qui se développent au sein de ce couple. Les travaux sur les interactions précoces, qui se sont multipliés ces dernières années, confirment cette idée de façon éclatante (cf. S. Lebovici, *Le Nourrisson, sa Mère et le Psychanalyste*, Paris, Le Centurion). L'œuvre de Winnicott abonde en idées originales, souvent exprimées sur un mode quasi poétique. Les plus connues concernent l'« objet transitionnel », l'« aire transitionnelle ». Winnicott y pose que, dans toute une phase du premier développement, lorsque s'esquisse la distinction du Moi et du non-Moi, il existe une vaste zone de phénomènes que le bébé n'impute ni à son monde intérieur ni au monde extérieur ; lorsqu'ensuite cette distinction s'affirme, il subsistera toujours une vaste « aire transitionnelle » où se développent les activités ludiques, lieu de la création et du plaisir qu'elle procure (*Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1971).

Ces trois auteurs, et après eux beaucoup d'autres, ont considérablement fait progresser nos conceptions sur un problème fondamental, celui de l'individuation : qu'est-ce qui fait de chacun de nous une personne, à nulle autre pareille ? La plupart de ces recherches ont été conduites sur la base d'observations prises dans la situation spécifique de la cure où l'analyste et son jeune patient sont seul à seul. Il a paru nécessaire de recueillir en outre des observations en situation « naturelle », notamment dans le cadre de la vie familiale quotidienne, et à propos d'enfants qui ne présentent aucune difficulté

particulière, l'observation étant prise par un psychanalyste qualifié. Il faut ici citer particulièrement Esther Bick. Née en Pologne, émigrée à Vienne où elle avait fait sa formation médicale, Esther Bick s'y était initiée à l'observation des bébés sous la direction de Charlotte Bühler. Devenue psychanalyste, c'est à Londres, à la Tavistock Clinic, et en collaboration avec John Bowlby, qu'elle a ensuite transposé cette expérience dans le cadre d'une approche psychanalytique des bébés ; elle a ainsi créé une méthodologie de ce qu'il est convenu d'appeler l'« observation directe ». Cette méthodologie s'est avérée particulièrement utile à la compréhension des états autistiques de l'enfance (Geneviève Haag).

III. Options sur la structure

Si Freud a fait de l'explication par l'histoire le fondement de la psychanalyse, il n'en affirme pas moins l'unité structurale de l'appareil psychique. C'est sur ce second aspect de la théorie (et de la pratique qui en est l'indispensable soubassement) que s'est centrée Anna Freud lorsqu'elle a mis l'accent sur la seconde topique (c'est-à-dire sur une subdivision de l'appareil psychique en trois instances, le Ça, le Moi et le Surmoi). D'autres auteurs ont suivi.

Il faut d'abord citer ici Heinz Hartmann. Formé à Vienne, il devait jouer ensuite un rôle important aux États-Unis et à la tête de l'Association psychanalytique internationale, dont il fut président pendant plusieurs années après la Seconde Guerre mondiale. Il a développé une théorie qui est restée connue sous le nom d'ego psychology, ou « psychologie du Moi » par le Moi). Cette théorie est volontiers désignée par ses tenants anglo-saxons comme « psychanalyse structurale », mais les Français la qualifient souvent de « psychanalyse génétique ». Ces divergences terminologiques, à elles seules, expriment des désaccords qui ont atteint, dans les années 1950, une amplitude telle qu'on a pu redouter de nouvelles fractures, où l'on aurait assisté à la séparation de deux, voire trois psychanalyses, celle de Hartmann, celle de Melanie Klein et celle de Lacan.

Les termes ego et psychology résument assez bien ce qui s'est trouvé en jeu : centration sur le Moi et ambition de parvenir à une théorie psychanalytique généralisée, capable de rendre compte de processus qui, disait-on, avaient été auparavant négligés et dédaigneusement abandonnés à la psychologie dite « académique » : l'attention, la mémoire, l'apprentissage, la pensée, etc. Cette ambition de généralisation a longtemps séduit un large public aux États-Unis, où Hartmann a été salué comme le père d'une nouvelle psychanalyse qui

irait plus loin que l'ancienne, celle de Freud... Cependant, en Europe, cette ego psychology (à laquelle ont travaillé aussi Ernst Kris et Rudolf Loewenstein) a suscité une vive méfiance, pour trois sortes de raisons :

- mettant l'accent sur la première fonction du Moi, l'équilibration interne, cette théorie a conduit à lui prêter des « fonctions autonomes », « libres de conflit », c'est-à-dire des fonctions (essentiellement cognitives) dont la genèse et le jeu échapperaient à la dynamique conflictuelle où s'opposent le désir et l'interdit (ce qui suppose l'animation par une énergie « non libidinale »). Aux yeux de la plupart des psychanalystes européens, c'était là une nouvelle tentative pour se débarrasser du « fardeau de la sexualité », à peine moins grave que, autrefois, celles d'Adler et de Jung. Au demeurant, la clinique des inhibitions intellectuelles montre clairement que les fonctions cognitives n'échappent nullement à la dynamique où s'affrontent le désir et ce qui s'oppose à sa satisfaction... ;
- mettant l'accent sur la seconde fonction du Moi, d'adaptation au monde extérieur, la théorie a conduit à minimiser les conflits intrapsychiques qui l'opposent aux autres instances, en particulier au Ça ; au plan pratique, on a pu redouter que l'analyse ne devienne une entreprise de réinsertion sociale de « personnalités névrotiques » non conformes ;
- enfin, de façon assez paradoxale, on a reproché à cette théorie de trop rechercher l'explication dans l'histoire de l'individu : c'est sur cette base que le qualificatif de « psychanalyse génétique » a pu prendre une connotation péjorative. À tort peut-être. Certes, la psychologie du développement sur laquelle Hartmann s'est appuyé apparaît aujourd'hui bien désuète ; certes, le danger existe de réduire l'histoire à celle des événements qui marquent la vie de l'enfant, alors que la psychanalyse a pour vocation de s'adresser à une histoire interne, celle où s'est construit le psychisme. Mais le reproche, en France tout au moins, s'est trouvé surchargé, lors de la grande vague « structuraliste » des années 1960, d'une opposition entre structure et histoire où Lacan a joué un grand rôle en mettant, lui aussi, l'accent sur la structure, mais tout autrement que l'ego psychology à laquelle il s'opposait farouchement.

Jacques Lacan (1901-1981), psychiatre, s'était d'emblée signalé comme un esprit brillant et peu conformiste. Il a commencé à asseoir sa réputation dès l'avant-guerre, avec une thèse remarquée sur la paranoïa, puis avec un travail sur la reconnaissance de soi dans le

miroir chez le jeune enfant, aux origines de la conscience de soi (travail où il reprenait des vues exprimées auparavant par Henri Wallon dans une perspective quelque peu différente). Après la guerre, Lacan va développer une théorisation, une pratique et une action personnelle qui vont secouer le monde psychanalytique français.

Il n'est certes pas facile de résumer en quelques lignes une œuvre aussi complexe, de surcroît exprimée – surtout dans la dernière période – dans une langue assez étrange, à la syntaxe torturée, riche en néologismes et en jeux sémantiques. Pour l'essentiel peut-être, ce que Lacan allait exprimer se trouvait déjà dans une conférence qu'il fit à Rome en 1953, sous le titre « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » ; il y fera souvent référence par la suite en désignant ce « discours de Rome » comme la pierre angulaire de son enseignement. Il y rappelait le rôle essentiel de la parole, celle du patient et éventuellement celle de l'analyste, comme support des échanges qui se développent entre eux dans l'« espace analytique ». En serait-il resté là que c'eût été simple rappel d'une évidence. Mais il allait beaucoup plus loin en affirmant que « la psychanalyse n'a qu'un seul médium : la parole du patient ». Fortement influencé par la linguistique, et d'abord celle de Saussure, Lacan a en effet mis l'accent sur les rapports de signification dans la langue qu'utilise le patient, supposés homologues aux rapports de signification qui définissent le jeu des processus inconscients : d'où la formule célèbre, « l'inconscient est structuré comme un langage ». D'où, également, l'intérêt pour les transmutations et transpositions dont peuvent être affectés les rapports signifiant/signifié qui définissent toute signification, et la mise au service de la psychanalyse de vieilles figures de rhétorique comme la métaphore et la métonymie. Ainsi se trouvent décrits des « chemins de signifiants » où le lecteur – que n'encourage pas le style hermétique qu'affectionnait Lacan – finit par avoir le sentiment que ces signifiants, renvoyant à d'autres signifiants, ne renvoient plus à aucun signifié ; et qu'il n'est plus guère prêté attention aux affects et à ce qui en est l'origine, la sexualité, encore une fois évacuée... Le lecteur a dès lors la sensation qu'il est en présence d'une pensée abstraite dont il ne voit plus les relations avec la clinique ; ceci eût certainement choqué Freud, qui avait toujours affirmé que les faits mis en évidence par la clinique sont pour le psychanalyste comme la terre pour Antée : il doit les toucher du doigt pour ne pas se perdre. C'est pourtant au nom d'un « retour à Freud » que Lacan, servi par la fascination personnelle qu'il exerçait sur ses disciples, et au-delà sur ses auditoires, a connu un énorme succès dans l'« intelligentsia » parisienne – et même au-delà dans le grand public – au point qu'il a pu sembler pendant quelque temps, dans le microcosme français, qu'il n'y eût plus de psychanalyse

que « lacanienne ».

Si différentes que soient l'ego psychology et la version lacanienne de la psychanalyse, elles ont cependant un point commun : mettre l'accent sur une étude synchronique du fonctionnement de l'appareil psychique. C'est également sur cette position que se situent la plupart des auteurs qui se sont attachés à l'étude des processus de pensée. Freud en avait jeté les bases, depuis l'Esquisse d'une psychologie scientifique (1895) jusqu'à des articles tardifs sur les processus de mémoire (« Note sur le bloc magique », 1925), la négation (1925), etc.

Pour le psychanalyste, l'étude des processus de pensée doit être conduite selon trois axes :

- celui de l'économique, c'est-à-dire de l'énergétique (Freud définissait la pensée par « le déplacement de petites quantités d'énergie »). On s'intéresse alors aux phénomènes d'investissement et de contre-investissement des représentations que manipule la pensée, aux liens entre représentations et affects, à des phénomènes tels que l'isolation (une représentation surgit totalement coupée de l'affect qui devrait l'accompagner), etc. ;
- celui de la dynamique : les processus de pensée sont saisis dans leurs relations avec les conflits dont le psychisme est le théâtre. La pensée est alors conçue à la fois comme l'instrument des relations avec le monde et d'une prise sur le monde, et comme un système de transformations qui permet l'élaboration défensive des conflits en jeu ;
- celui de la topique, puisque les processus de pensée apparaissent alors autant au service de la méconnaissance que de la connaissance. De façon apparemment paradoxale, on en arrive aux notions de « pensées inconscientes », de « processus de pensée inconscients », etc. À cet égard, il faut signaler un intérêt croissant pour l'étude du préconscient (instance intermédiaire, antichambre de la conscience) et pour le jeu des processus de mentalisation qui règlent les relations entre le fantasme et l'action.

La notion même de « pensée » prend en ces travaux une grande extension, bien au-delà de ce que la psychologie considère sous la rubrique des « processus cognitifs ». Les limites mêmes en deviennent difficiles à préciser ; et la plupart des auteurs qui ont produit cet effort théorique ont été conduits à tout un remodelage de la théorie psychanalytique elle-même, chacun selon son point de vue propre.

Le plus notable de ces théoriciens est sans doute W.R. Bion (1897-1979), qui s'est attaché à formaliser de façon aussi stricte que possible des phénomènes qui se situent aux origines et aux infrastructures de la pensée elle-même (le sous-titre de son ouvrage *L'Attention et l'Interprétation*, est « une approche scientifique de la compréhension intuitive »). Il a eu le grand mérite de tenter de « penser l'impensable », c'est-à-dire de décrire, avec les outils de la pensée et du langage dont nous disposons en tant qu'adultes, les prodromes de la pensée elle-même.

Un certain nombre d'auteurs français ont marqué de travaux importants la théorie psychanalytique de la pensée ; on peut citer notamment D. Braunschweig, M. Fain, P. Luquet, A. Green, J.-L. Donnet, C. Le Guen, etc., ainsi que la description, par P. Marty et ses collaborateurs d'un mode très particulier de fonctionnement, dit « pensée opératoire », chez certains malades psychosomatiques (ceci sera repris plus loin).

IV. Le poids de la culture

Si la personne se façonne en fonction de son histoire, il faut évidemment tenir compte des circonstances de cette histoire. On a parfois reproché à Freud de n'en pas tenir compte, et d'avoir théorisé le fonctionnement d'une « monade » psychique isolée de son contexte. Le reproche est très excessif, puisque, au plan de la clinique, l'essentiel de l'explication est recherché dans les relations de l'enfant avec son entourage proche, au premier chef les parents ; et que de nombreux aspects de la théorie psychanalytique se réfèrent aux liens entre l'appareil psychique et le monde extérieur (ainsi des notions d'identification, de projection et d'introjection, de la distinction entre l'objet « externe », c'est-à-dire la personne réelle de l'entourage, et l'objet « interne » qui en est le répondant intrapsychique, etc.). Il est vrai cependant que dans sa pratique Freud ne prêtait guère attention aux cadrages sociaux, à la diversité des conditions sociales, culturelles, économiques, qui peuvent contribuer à modeler un destin individuel. Il en va autrement dans sa théorie : de *Totem et Tabou* (1913) à *Malaise dans la culture* (1930), en passant par *Psychologie des masses* et *analyse du Moi* (1921) et *L'Avenir d'une illusion* (1927), nombreux sont les écrits où, flirtant avec la sociologie et l'anthropologie, il tente de relier le développement et le fonctionnement, d'une part du psychisme individuel, et d'autre part des sociétés humaines. Il développe alors de vastes synthèses, souvent marquées de ses options personnelles, et par là des cadrages de son temps, mais qui ne

remettent nullement en cause la métapsychologie elle-même.

Certains de ses continuateurs ont été moins prudents. Ce fut le cas de Wilhelm Reich ; aussi passionné de psychanalyse que de marxisme, il en voulut l'impossible synthèse, première tentative dans une série d'efforts où s'illustrera aussi Herbert Marcuse. Reich était un personnage porté aux vastes conceptions et aux formulations explosives, et que sa pathologie personnelle conduisit vers une construction délirante qui le sépara totalement de la psychanalyse. Plus pondéré était Géza Róheim, un Hongrois qui se vit confier une chaire d'ethnologie sous le bref gouvernement de Béla Kun en 1919, et qui ensuite put être considéré comme le fondateur de l'anthropologie psychanalytique. Engagé dans une longue controverse avec l'ethnologue Bronislaw Malinowski à propos de la sexualité dans les sociétés dites « primitives », il s'en alla étudier la question sur le terrain, notamment en Somalie, en Australie et en Mélanésie. Comme beaucoup d'autres, Róheim a développé l'essentiel de son œuvre aux États-Unis après la montée du nazisme en Europe. Ce fut également le cas de Georges Devereux (1908-1986), l'un des pères de l'ethnopsychiatrie, qui a travaillé, aux États-Unis, mais aussi à Paris, avec un constant souci de rigueur, à la fois quant aux méthodes et quant à la référence freudienne.

Il s'est développé à partir de 1935, et surtout aux États-Unis, sous l'impulsion d'une immigration très riche et diversifiée de psychanalystes, psychiatres, psychologues, sociologues, ethnologues, philosophes, etc., tout un mouvement, dit « culturaliste », qui va de psychanalystes qui ont continué à s'affirmer tels – mais parfois contestés en tant que tels – jusqu'à des ethnologues influencés par la psychanalyse. Parmi les seconds, on peut citer Margaret Mead et Ralph Linton, et, plus proches sans doute du mouvement psychanalytique, Abram Kardiner, Ruth Benedict, Erik Erikson (*Enfance et Société*, 1966) ; mais ce sont surtout les premiers qui nous intéressent ici. Deux noms sont à citer particulièrement, celui d'Erich Fromm et celui de Karen Horney.

Erich Fromm, formé à Francfort, émigra aux États-Unis en 1933. Esprit ouvert, porté à de vastes et généreuses considérations sur l'évolution de nos sociétés occidentales, les contraintes qu'elles exercent et le destin des individus qui y vivent, il a particulièrement analysé *La Peur de la liberté* (1941). Karen Horney, qui avait été à Berlin l'élève d'Abraham, émigra à Chicago puis à New York. Elle s'est attachée à mettre en évidence les conditionnements culturels qui forment *La Personnalité névrotique de notre temps* (1937), soulignant en particulier l'injonction contradictoire à laquelle se trouvent soumis,

quant aux comportements agressifs, les individus qui grandissent et vivent dans notre société : l'agressivité y est à la fois condamnée sous certaines formes et encouragée sous d'autres, notamment dans la vie professionnelle et à l'armée.

Certaines de ces évolutions se sont écartées de la psychanalyse au point de s'en séparer pour créer une théorie et une pratique tout à fait différentes. C'est le cas de la théorie dite « systémique », qui met l'accent sur les phénomènes de communication au sein de très petits groupes, et d'abord la famille (P. Watzlawick et al., Une logique de la communication, 1967). Cette théorie se situe dans la postérité de Harry S. Sullivan, psychiatre et psychanalyste peu connu en Europe, mais qui a exercé une grande influence aux États-Unis.

D'autres développements ont affirmé s'inscrire dans le champ de la psychanalyse, bien que le droit leur en ait été dénié par les instances responsables du mouvement psychanalytique lui-même : ainsi, Karen Horney, exclue de l'Institut de psychanalyse de New York en 1941, a créé sous un label voisin un autre institut. De tels avatars ont contribué à une certaine confusion, ouvrant le danger d'une dilution, d'un affadissement théorique de la psychanalyse, voire de compromissions où son image publique a pu, à certains moments et dans certains contextes, se trouver gravement altérée.

Tels ont été les principaux courants du bouillonnement qui, après la mort de Freud, a marqué le mouvement psychanalytique dans les trois ou quatre décennies qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ce tableau ne pouvait ici qu'être bref ; bien d'autres courants de pensée devraient être discutés, bien d'autres auteurs devraient être mentionnés. Mais ce bref tableau suffit sans doute à montrer qu'un changement considérable est alors survenu. Il reste indispensable de lire Freud. Mais on se tromperait si l'on pensait qu'une analyse se conduit aujourd'hui comme celle de L'Homme aux loups, ou que telle argumentation théorique énoncée en 1905 est à prendre telle quelle. Si l'œuvre freudienne reste fondatrice, elle est constamment à réévaluer dans ses effets d'après-coup, à la lumière de toutes ses conséquences. Le mouvement se poursuit, en une diversification qui n'est pas sans faire problème. C'est ce qu'envisagera le prochain chapitre.

Chapitre VI

Développements contemporains

Le mouvement psychanalytique apparaît aujourd'hui bien vivant. L'Association psychanalytique internationale est une vaste organisation qui fédère environ 80 sociétés de psychanalyse comptant environ 10 000 membres (plus des « groupes d'études » de taille plus restreinte, appelés à devenir des sociétés à part entière, dans des pays « émergents » ou antérieurement fermés pour des raisons politiques). Il existe d'autres associations et groupes d'associations psychanalytiques, comptant parfois un grand nombre de membres, sans qu'il soit toujours facile de savoir dans quels cas l'étiquette « psychanalyse » est justifiée. Des congrès, internationaux, nationaux et régionaux, voient affluer rapports et communications. Les revues et les livres se multiplient, au point qu'il est impossible à un psychanalyste de tout lire, même dans sa propre langue. L'impact culturel de la psychanalyse a été et reste considérable ; et nul, dans le grand public, n'ignore qu'il existe des psychanalystes (parfois grâce à une expression publique efficace, comme l'a été celle de Françoise Dolto), même si l'image en reste parfois bien incertaine.

Les pessimistes, cependant, objectent que la psychanalyse va mal. De nouvelles techniques psychothérapiques, qui se veulent plus « scientifiques », plus brèves, plus efficaces, et surtout moins coûteuses, se développent ; d'application plus « standardisée », exigeant des formations moins longues, elles ont la faveur du public, et surtout des organismes de Sécurité sociale et des compagnies d'assurances... Après avoir tenu une large place dans les enseignements universitaires, la psychanalyse y voit ses positions contestées au nom d'une scientificité à courte vue. Certains soutiennent qu'elle risque de mourir de ses succès même, dont elle s'est laissé griser ; et que, d'ailleurs, elle n'a pu les obtenir qu'au prix de fâcheuses compromissions techniques et pratiques, et d'un affadissement théorique où elle perd son âme. La littérature psychanalytique elle-même, ajoutent certains, est souvent bien répétitive, quand elle n'utilise pas d'un langage hermétique qui rebute le non-spécialiste. Et comment y trier ce qui constitue vraiment un apport nouveau ?

Mais, objecte encore le pessimiste, on n'y fait plus guère de découvertes ? C'est que la situation de la psychanalyse n'est pas celle de la physique ou de la chimie. Peut-être n'y eut-il jamais en psychanalyse d'autre « découverte » que celle qui se fit jour lors de ce moment fondateur que fut l'autoanalyse de Freud, et on peut penser qu'il n'y en aura plus d'autre. Dans le champ psychanalytique, le progrès du savoir est d'un tout autre ordre. C'est un progrès des idées, sur la base de pratiques cliniques nouvelles auxquelles invite la prise en charge de difficultés psychiques auparavant considérées comme hors du champ psychanalytique. Ainsi nées de la pratique, ces idées, de temps à autre, se réorganisent selon les lignes de force de grands courants théoriques où se construit en retour l'expérience elle-même.

Nous dirons brièvement ce qui semble constituer l'essentiel du mouvement contemporain.

I. Au-delà des névroses

Pour l'essentiel, les grands courants théoriques résumés dans le chapitre précédent sont ceux d'une psychanalyse centrée sur les névroses. Le terme mérite quelque éclaircissement, car il prend un sens spécifique en psychanalyse où il présente une double face. D'une part, on désigne par là un certain nombre de structurations fâcheuses du psychisme, particulièrement conflictuelles, coûteuses en énergie, sources de souffrance personnelle et d'inadaptation, et qui correspondent à des états que la psychiatrie considère classiquement comme d'ordre psychopathologique (l'hystérie, la névrose obsessionnelle, les états phobiques, etc.) ; d'autre part, tout développement psychique *normal* est dit « névrotique », en entendant par là qu'il s'organise, à partir d'un certain stade, en fonction du conflit œdipien. Il y a là une apparente contradiction ; elle se comprend mieux si l'on se souvient que la pensée psychanalytique refuse de séparer trop radicalement le « normal » du « pathologique », et recherche l'explication du second dans le premier.

Il existe cependant des états qui échappent à cette continuité du normal et du pathologique, et qui paraissent s'inscrire clairement dans le second de ces deux ordres de faits. La psychanalyse ne s'en est d'abord préoccupée que de façon marginale, mais l'intérêt va croissant depuis trois ou quatre décennies.

1. Les psychoses

Un important courant de recherches concerne les psychoses de l'adulte. L'intérêt de la psychanalyse pour ces états graves est en fait assez ancien, puisque Jung (psychiatre dans la célèbre clinique psychiatrique du Burghölzli, dirigée en Suisse par Bleuler) en avait beaucoup discuté avec Freud lors de leur amitié, vers 1910. Freud est revenu ensuite à plusieurs reprises sur les problèmes posés par les psychoses, notamment la paranoïa, en particulier dans le texte qu'il a consacré en 1911 aux *Mémoires du Président Schreber*. Cependant, par la suite, cet intérêt est resté chez lui assez marginal, en particulier parce que ces cas lui paraissaient hors d'atteinte de la technique psychanalytique classique (par l'impossibilité de respecter le « cadre », les altérations du langage et de la pensée, les particularités du transfert et du contre-transfert, etc.).

Un certain nombre de pionniers, parmi lesquels on peut citer, entre autres, Paul Federn, Herbert Rosenfeld, Harold Searles, Wilfred Bion, Piera Aulagnier (*La Violence de l'interprétation*, 1975) se sont cependant attaqués au problème. L'effort s'est situé au plan théorique, car il s'agit de structures psychiques très gravement altérées, qu'on peut s'efforcer de comprendre en remontant à des étapes très archaïques de la psychogenèse ; et, au plan technique, par la création de méthodes thérapeutiques adaptées à ces cas (voir J. Chambrier, R. Perron, V. Souffir, *Psychoses*, 3 vol., Paris, Puf, 1998). Au plan des pratiques de soins, cette réflexion s'est inscrite dans le cadre d'une véritable révolution institutionnelle qui, en de nombreux pays, a abattu « les murs de l'asile » psychiatrique ; de nombreux psychiatres psychanalystes, comme François Tosquelles, ont joué dans ce mouvement un rôle très actif. En France, ce thème a suscité un intérêt tout particulier, favorisé notamment par les discussions auxquelles participaient de nombreux psychanalystes au sein du mouvement de *l'Évolution psychiatrique* qu'animait Henri Ey. Il faut citer particulièrement ici Paul-Claude Racamier (1924-1996) qui a créé une structure de soin originale pour la prise en charge de psychotiques, et développé sur cette base une théorisation très originale (*Le Génie des origines*, 1992 ; *L'Inceste et l'Incestuel*, 1992). Dans le cadre de ce mouvement général, les pratiques se sont assouplies, alliant approches et prises en charge psychiatriques et psychanalytiques (par des « thérapies conjointes » associant chimiothérapie, psychothérapie individuelle et action institutionnelle).

2. Les états limites

Les psychanalystes rencontrent en nombre croissant des patients dont

le fonctionnement psychique peut difficilement être compris dans le cadre des névroses (c'est-à-dire pour l'essentiel dans le cadre de la conflictualité œdipienne), mais qu'il est également malaisé de considérer comme des structures psychotiques ; certains considèrent même aujourd'hui que ces cas sont majoritaires parmi leurs consultants... Ce constat a été à l'origine de la notion de patients « borderline », ou « cas limites », relevant d'autres modes de fonctionnement psychique (Otto Kernberg, *Les Troubles limites de la personnalité*, 1979). S'agit-il pour autant d'une nouvelle catégorie nosographique ? La diversité de ces fonctionnements est telle qu'on peut hésiter à cet égard (le danger étant d'en faire une pseudocatégorie fourre-tout, où ranger tous les cas incertains...), et que la description en est assez malaisée. En dépit du terme « limite », il ne s'agit pas d'une catégorie intermédiaire entre névrose et psychose, mais bien de troubles à appréhender autrement, ce qui suppose un très sensible remaniement de la théorie psychanalytique, comme l'a tenté, par exemple, Heinz Kohut considérant qu'il s'agit de troubles majeurs de l'identité personnelle (*Le Soi*, 1974). Selon Jean Bergeret (*La Pathologie narcissique*, 1996), il s'agit souvent de cas où le conflit œdipien se « dissout », pour reprendre l'expression de Freud, mais sans pouvoir s'organiser de façon structurante. Dès lors, affect et représentation sont mal distingués, le besoin demande satisfaction sans délai, avec une intolérance à la frustration qui déclenche la rage, les contraintes de la réalité sont ignorées, etc., ce qui peut donner lieu à des conduites antisociales. Ceci peut se rencontrer dès l'enfance (Roger Misès, *Les Pathologies limites de l'enfance*, 1990), et l'on peut se demander si l'évolution des structures familiales, des pratiques éducatives, des moyens d'information (avec en particulier l'accès quasi libre aux représentations de la violence et de la sexualité la plus crue), etc. ne joue pas à cet égard un rôle important.

3. Les autismes et les psychoses infantiles

En 1943, un psychiatre américain, Leo Kanner, propose d'isoler un syndrome qu'il dénomme « autisme infantile précoce » ; on l'observe chez de jeunes enfants qui frappent par un retard très grave du développement psychique (absence de langage ou langage très pauvre et altéré), par l'« incommunicabilité » avec l'entourage, et par des manifestations pathologiques spectaculaires (rituels, stéréotypies, intolérance à tout changement, etc.). Depuis, un grand nombre de travaux ont été consacrés à l'étude de ces états, à la recherche des causes et à la mise en œuvre de traitements. Un malheureux clivage s'est créé entre deux écoles de pensée et d'action, sur des divergences parfois fâcheusement exacerbées (voir à cet égard l'excellente

présentation de Denys Ribas, *Controverses sur l'autisme et témoignages*, 2004). Les uns mettent l'accent sur une hypothèse d'étiologie organique (constitutionnelle ou accidentelle) qui cependant n'est pas avérée cliniquement dans la généralité des cas ; il en découle la conviction que, hors d'un efficace traitement de ce type de causes, il s'agit d'états stables, relevant de méthodes éducatives particulières. Les autres, en général dans le cadre d'une approche psychanalytique, mettent en évidence la grande diversité de ces troubles et de leurs modes d'évolution, et tendent à y voir des états acquis, des modes de structuration du psychisme gravement handicapants mais accessibles à une action psychothérapique, individuelle et institutionnelle conjointement à l'action éducative. Le langage même qu'on utilise de part et d'autre signifie le désaccord, car on parle plutôt de *l'autisme*, au singulier, dans la première approche, et *des autismes*, au pluriel, dans la seconde, où souvent on emploie aussi le terme « psychoses infantiles » pour marquer une certaine continuité avec les psychoses de l'adulte. Ce dernier terme est justifié par le fait que, très généralement, ces cas sont caractérisés par une extrême angoisse (de dé-différenciation moi-autrui, de « néantisation ») et par les mécanismes psychiques de lutte contre cette angoisse. Il faut citer ici particulièrement les Écoles américaine (B. Bettelheim, M. Mahler), anglaise (D. W. Winnicott, H. Segal, F. Tustin, E. Bick, D. Meltzer et ses collaborateurs) et française (M. Mannoni, particulièrement influencée par Lacan, S. Lebovici, R. Diatkine, R. Misès, G. Haag, etc.). Ces travaux ont joué un grand rôle dans l'évolution de la pensée psychanalytique, car ils ont conduit à s'interroger sur les fondements mêmes de l'individuation, dans des cas où précisément elle ne s'opère pas ou reste très fragile ; c'est donc d'un aspect fondamental de la psychogenèse qu'il s'agit (cf. R. Perron, D. Ribas, *Autismes de l'enfance*, 1994).

4. Les troubles psychosomatiques

Il s'agit en ce cas de maladies authentiquement organiques, mais où l'on a de bonnes raisons de suspecter des facteurs psychogènes (c'est-à-dire de penser qu'une part au moins de la causalité est à rechercher dans la vie psychique du sujet). Dans de tels cas, tout se passe comme si les conflits *psychiques* du sujet ne trouvaient pas les issues qui, dans les personnalités névrotiques, en assurent à la fois l'expression transposée et la décharge énergétique, par le biais de tout un travail psychique dit de « mentalisation » (ceci mis clairement en évidence par les symptômes hystériques) ; faute de cela, l'excitation s'écoule directement dans le corps, en altérant des fonctions vitales. Cela ne doit pas surprendre si l'on songe à l'étroite intrication, jusque dans l'encéphale, du système nerveux et des régulations endocriniennes. Il

est cependant délicat, dans la clinique, de distinguer les *effets* psychiques d'une maladie somatique (l'angoisse, l'adoption d'une autre « allure de vie », selon l'expression de G. Canguilhem, etc.) et ses *causes* psychiques. Il faut bien entendu se garder de négliger pour autant les processus somatiques eux-mêmes, et c'est l'un des domaines où l'interprétation « sauvage », simplifiante, peut être la plus néfaste. Le précurseur de ce courant d'idées a été sans conteste Georg Groddeck (1866-1934), un médecin allemand, esprit original qu'appréciait fort Freud (qui lui a emprunté le terme « Ça »).

Ce type de recherches s'est développé après la Seconde Guerre mondiale, aux États-Unis avec F. Alexander et H.F. Dunbar, et en France sous l'impulsion de psychanalystes médecins, notamment Pierre Marty, Michel Fain, Michel de M'Uzan, Christian David (*L'Investigation psychosomatique*, 1963 ; P. Marty, *Les Mouvements individuels de vie et de mort*, 2 vol., 1976 et 1980), et d'auteurs comme J.P. Valabrega. Dans le cas de maladies organiques, parfois très graves, l'approche psychosomatique s'avère féconde au plan théorique et donne des moyens nouveaux à la thérapeutique (il existe à Paris un « Institut de psychosomatique », hôpital public où sont pris en charge les cas qui relèvent de cette approche).

II. Extensions du champ, nouvelles pratiques

L'action du psychanalyste va aujourd'hui bien au-delà du dispositif classique « divan-fauteuil », et de son extension première, l'entretien en face à face. Cette action peut utiliser d'autres techniques thérapeutiques qui restent néanmoins dans le champ psychanalytique ; mais souvent aussi le psychiatre ou le psychologue trouvent dans l'expérience et éventuellement la formation psychanalytique des moyens nouveaux, particulièrement précieux lorsqu'il s'agit de participer à l'action d'une équipe, dans un service de chirurgie, de dialyse rénale, de pédiatrie, de gériatrie, etc., voire dans une prison... (voir R. Perron *et al.*, *Psychanalystes, qui êtes-vous ?*, 2006. On trouvera une bonne documentation à cet égard dans la rubrique « Extensions de la psychanalyse », sur le site Internet de la Société psychanalytique de Paris, www.spp.asso.fr).

On peut ranger ces extensions de la psychanalyse sous deux rubriques, même si elles se chevauchent. La première concerne des champs d'application, qui pour l'essentiel ont été évoqués dans ce qui précède : la prise en charge des psychoses de l'adulte et des psychoses et

autismes infantiles, la psychosomatique, la psychanalyse des enfants et adolescents, et au-delà la pédopsychiatrie... Sous une seconde rubrique, nous envisagerons brièvement des modalités techniques.

Il s'agit tout d'abord d'une approche psychanalytique de la dynamique des groupes, développée d'abord en Angleterre par Bion qui s'était attaché à étudier le fonctionnement de groupes restreints, sous le signe de « présumés de base » implicites qui échappent pour une large part à la conscience des individus composant le groupe. On peut dès lors invoquer un « inconscient groupal », dans le cadre de ce que par la suite Didier Anzieu, puis René Kaës ont situé comme « appareil psychique groupal ». Bion avait défini trois « présumés de base » : la dépendance, vis-à-vis d'un personnage gratifiant, l'attaque – fuite dirigée contre un personnage symétriquement posé comme malfaisant, et le couplage, de l'ordre d'une attente messianique.

Dans cette perspective, on peut conduire des actions très diverses. La visée peut-être d'améliorer le fonctionnement d'un groupe par la mise en lumière au regard des participants de ce qui le régit et éventuellement le freine ou l'altère : Michael Balint a ainsi défini une technique d'aide aux équipes médicales qui a rencontré un grand succès. Ce type de techniques a été exporté vers la vie des entreprises, bien au-delà du champ de la psychanalyse dont cependant on continue parfois à bien abusivement utiliser la terminologie... Mais la visée peut être explicitement thérapeutique, qu'il s'agisse alors de « soigner » un groupe malade ou de soigner plus spécifiquement les individus qui le composent.

C'est dans cette dernière visée que se situe le psychodrame psychanalytique qui utilise dans son principe une technique innovée par J.L. Moreno, un médecin roumain qui avait imaginé de proposer à ses malades des improvisations théâtrales. Celles-ci étaient espérées favorables à la prise de conscience, mais aussi à un effet cathartique par l'expression des souffrances personnelles (le terme « catharsis » vient du théâtre antique, où il désignait la « purgation » de l'âme par l'identification aux héros du drame). La technique a été particulièrement développée en France, à l'initiative de Serge Lebovici, René Diatkine et Evelyne Kestemberg. Le principe est que les conflits sont *joués*, comme sur la scène d'un théâtre, et non *dits* comme dans la cure analytique. Le patient est invité à suggérer un thème de jeu, à partir d'un souvenir, un rêve, un événement actuel, etc. ; avec l'assistance d'un psychanalyste meneur de jeu, il définit les protagonistes de l'action, qu'il choisit parmi les psychanalystes – acteurs présents (entre deux et six en général) ; le meneur de jeu, au moment où il le juge opportun, arrête le développement de l'action,

puis en commente et interprète les sens possibles en dialoguant avec le patient. On distingue des variantes techniques de ce schéma, selon qu'il s'agit d'un psychodrame individuel (un patient, plusieurs thérapeutes), individuel en groupe (plusieurs patients, chacun devenant à tour de rôle metteur en scène et acteur principal) ou psychodrame de groupe, plus centré sur le fonctionnement groupal lui-même.

Dans le cas des thérapies familiales, il s'agit encore de dynamique groupale, mais le groupe est alors restreint aux quelques personnes qui composent ce groupe particulier. Cette technique s'avère précieuse dans les cas où il est patent que c'est l'ensemble de la famille qui souffre d'un fonctionnement devenu tensionnel, douloureux, limitant, mortifère. Dans de tels cas, accéder à la demande – fréquente – de soigner seulement celui des membres de la famille que ce fonctionnement groupal lui-même désigne comme responsable du mal, ce serait évidemment tomber dans un piège qui ne ferait qu'aggraver ce mal. La famille dans son ensemble est donc conviée à des séances de réflexion et d'échange – passant souvent par la libération de communications bloquées – conduites par un thérapeute qualifié. Il en va de même dans les thérapies de couple.

Et de même dans les thérapies conjointes mère-bébé, qui prennent au mot un adage de Winnicott, « un bébé ça n'existe pas..., ce qui existe c'est le couple de la mère et de son bébé ». Il n'est pas rare en effet qu'une mère consulte pour un bébé souffrant, mais que – quelles que soient la réalité somatique des troubles et les mesures nécessaires étant prises – on soit en présence de difficultés de la relation mère-enfant, où il est malaisé de distinguer les causes et les conséquences. Imputer l'origine de ces difficultés au bébé seul ou à la mère seule serait alors méconnaître l'essentiel du problème ; la prise en charge visera donc à aider la mère à changer ses modes de relation au bébé, celui-ci s'avérant souvent remarquablement réactif...

Bien évidemment, ces actions ne restent psychanalytiques que si elles sont conduites par un psychanalyste spécialement formé à ce type d'interventions, et que si elles s'appuient sur le corpus théorique de la psychanalyse.

III. Faut-il repenser la psychanalyse ?

La psychanalyse doit aujourd'hui faire face à un certain nombre de défis théoriques et pratiques.

Le plus évident, le plus insistant aussi, concerne les preuves qu'on lui demande d'apporter quant à l'efficacité thérapeutique des traitements qu'elle inspire, sous toutes les formes qui viennent d'en être exposées. La demande est légitime. Elle l'est bien sûr lorsque c'est celle du consultant qui veut savoir si ses souffrances y trouveront remède. Elle l'est aussi venant des pouvoirs publics, des organismes de Sécurité sociale, des compagnies d'assurance qui ont bien le droit de se préoccuper du bon emploi de leur argent... La question est de savoir par quelles méthodes de tels contrôles d'efficacité peuvent être réalisés. Les procédures utilisées dans les essais médicamenteux risquent fort d'être inadéquates et de conduire à des conclusions suspectes de biais qui les invalident, ce dont on peut faire grief à une étude de 2004 (Rapport inserm *Psychothérapie. Trois approches évaluées*. Sur ces questions, on peut se reporter à J.-M. Thurin et M. Thurin, *Évaluer les psychothérapies. Méthodes et pratiques*, 2007).

Question connexe, elle aussi insistante, elle aussi toujours en danger d'être posée en termes peu adéquats : celle de la « scientificité » de la psychanalyse. Vieille question, puisque dès les premières publications de Freud on lui reprochait de n'être pas scientifique... La question prend aujourd'hui un tour nouveau, du fait notamment des remarquables progrès des neurosciences. Ces progrès portent certains à penser que le psychisme se trouvera un jour totalement expliqué par le fonctionnement neuronal, résurgence d'une vieille illusion organiciste selon laquelle « le cerveau secrète la pensée ». Il devrait pourtant être clair que les effets d'un deuil ou d'un traumatisme sexuel infantile se situent, comme le disait Henri Wallon, sur un autre plan de réalité. En fait, aujourd'hui le psychanalyste se soucie assez peu d'être ou non « scientifique ». Il refuse d'être sommé de se plier à une démarche importée des sciences exactes, avec les critères de quantification, de répétabilité de l'expérience, de réfutabilité, etc. qui ne sauraient valoir dans son domaine (cf. Emmanuelli et Perron dir., *La Recherche en psychanalyse*, 2007). Il ne peut cependant refuser de réfléchir aux bases épistémologiques de sa théorisation et aux démarches par lesquelles il peut la faire progresser.

Tout ceci peut être posé dans le cadre d'une question plus générale. La psychanalyse prétend à l'universalité quant à ce qui fait le fonctionnement psychique : c'est sa façon d'affirmer l'unité du genre humain. Il n'empêche qu'elle a été créée et s'est développée dans des conditions historiques, culturelles, sociologiques, particulières ; peut-elle prétendre à une indépendance de ses conditions d'existence et à une intemporalité telles que rien ne doive y être changé ? L'expérience la plus quotidienne le dément, notamment le fait que le psychanalyste se trouve plus souvent confronté à des « cas difficiles », de « nouveaux

patients », de « nouvelles pathologies », telles que les états limites évoqués plus haut. Il ne peut ignorer que ces cas émergent d'une culture en profond remaniement... en partie sous l'influence de la psychanalyse elle-même. À l'ère de la communication, des représentations de la violence et de la sexualité autrefois prohibées se banalisent... La psychosexualité dont la psychanalyse a fait, et continue à faire, le cœur du psychisme, ne se construit et ne fonctionne plus dans les mêmes conditions qu'il y a un siècle. Face à ces évidences, de nouvelles réponses théoriques, pratiques, techniques se cherchent au sein même de la psychanalyse. Si diverses qu'on peut s'interroger sur son unité...

Chapitre VII

Des institutions et des hommes

I. La psychanalyse en France

La France a joué un rôle important dans l'évolution du mouvement psychanalytique international ; il nous a paru préférable d'en réserver l'exposé pour en donner ici un tableau plus cohérent.

Elle n'est pas absente des origines, puisque, par Charcot puis Bernheim, elle a contribué au cours de pensée qui chez Freud allait aboutir à la création de la psychanalyse. L'un des premiers articles par où il a fondé la science nouvelle a paru en français, dans la Revue neurologique, en 1895 (sur le thème « obsessions et phobies »). Cependant, la France résistera longtemps ; on ne peut guère citer avant la Première Guerre mondiale qu'un livre, d'ailleurs assez réticent, sur les idées du maître de Vienne (Régis et Hesnard, La Psycho-analyse des névroses et des psychoses, 1914). Après la guerre, la France, très en retard sur d'autres pays européens, va enfin manifester un certain intérêt, grâce en particulier à quatre personnes.

Eugénie Sokolnika (1884-1934), Polonaise, avait été l'élève de Jung, puis fait une analyse avec Freud en 1913-1914, ensuite suivi à Budapest l'enseignement de Ferenczi, avant de venir se fixer en 1921 à Paris, où elle resta jusqu'à sa mort à 50 ans. Ses contacts avec les milieux littéraires (Gide s'en inspira pour camper, dans Les Faux-monnayeurs, « Mme Sophroniska ») et psychiatriques ont amorcé le mouvement, suscitant pendant un moment un vif intérêt des surréalistes. Ce mouvement a été poursuivi grâce à René Laforgue (1894-1962), un Alsacien à la double culture, germanique et française, qui a laissé un souvenir assez controversé. Son rôle de pionnier a été majeur ; mais, au plan théorique, ses écrits paraissent maintenant bien désuets. Le mouvement de l'Évolution psychiatrique, où il fut fort actif, a favorisé autant les résistances à la psychanalyse (on voulait la « franciser » pour la rendre conforme à l'esprit latin...) que sa diffusion. Laforgue, après la guerre, émigra au Maroc et ne joua qu'un rôle minime dans les événements qui devaient marquer ensuite le

mouvement psychanalytique en France.

Il eut cependant le mérite d'envoyer à Freud en 1925, pour une analyse, Marie Bonaparte (1882-1962), descendante d'un des frères de l'Empereur et princesse de Grèce. Elle allait devenir l'un des plus fermes soutiens du maître viennois, à la fois sur le plan de l'amitié personnelle et au sein du mouvement psychanalytique français. Elle mit au service de la « Cause » tous les moyens dont elle disposait, par des contributions financières parfois importantes et en usant des relations et du prestige que lui assurait sa position sociale. Elle a joué un rôle décisif dans les négociations qui permirent à Freud de quitter en 1938 l'Autriche envahie.

Le quatrième personnage de cette histoire est Rudolf Loewenstein (1898-1976). Analysé de Hans Sachs à Berlin, il parlait couramment le français et vint se fixer à Paris en 1925 ; il y resta jusqu'à la guerre, puis émigra aux États-Unis où il participa au développement de l'ego psychology avec H. Hartmann. Au cours de ses douze années parisiennes, Loewenstein a analysé un certain nombre de médecins qui fournirent ensuite la première ossature du mouvement français (J. Lacan, D. Lagache, S. Nacht, P. Mâle entre autres).

En 1926, un noyau suffisant s'est constitué pour fonder la Société psychanalytique de Paris (que nous désignerons ci-après comme « SPP »), qui se donne aussitôt un organe officiel, la Revue française de psychanalyse. La SPP amorce des réunions périodiques qui donneront naissance aux « Congrès des psychanalystes de langue française », qui depuis lors se réunissent chaque année. En 1934 est créé, avec le soutien financier de Marie Bonaparte, un institut de psychanalyse qui gère une bibliothèque et organise des conférences ; une polyclinique sera ajoutée à ce dispositif en 1936. La croissance de la SPP sera lente : en 1939, elle ne compte encore que 24 membres titulaires. La guerre désorganise le mouvement ; sans être en France l'objet d'une persécution aussi brutale qu'en Allemagne et en Autriche, la psychanalyse n'est évocable et praticable qu'à bas bruit.

En 1945, la SPP ne compte plus que 11 membres actifs. Assez rapidement cependant, elle s'étoffe (S. Lebovici, M. Bouvet, A. Berge, J. Boutonier, M. Benassy, F. Pasche, etc.), les activités thérapeutiques et de formation se développent. Cependant, une crise mûrit lentement, qui va conduire la SPP à l'éclatement. Elle s'est cristallisée sur l'opposition entre deux personnages marquants, Jacques Lacan (1901-1981) et Sacha Nacht (1901-1977). Il n'est pas douteux que, pour une part, cette opposition s'est alimentée des traits de caractère de ces deux hommes, d'abord amis proches puis de plus en plus

hostiles l'un à l'autre. Il n'est guère douteux non plus que dans le cercle restreint où s'est jouée la crise, au sein d'un groupe où se retrouvaient les analystes et leurs analysants (passés, mais parfois même actuels), des tensions personnelles considérables ne soient venues alimenter le conflit (c'est l'une des raisons pour lesquelles, par la suite, il est devenu de règle d'éviter toute relation personnelle entre analysant et analyste pendant toute la durée de la cure). Mais l'histoire ne se réduit jamais à la petite histoire. Les axes du conflit ont concerné : la théorie, Nacht passant pour indulgent en ce qui concerne une dérive hartmanienne que Lacan condamnait avec vigueur ; la formation des psychanalystes que Nacht concevait sur un modèle universitaire et médical assez rigide, tandis que Lacan définissait un projet de formation plus souple mais plus incertain. Mais c'est la pratique de la psychanalyse elle-même qui fournit la raison majeure de la rupture. Nacht définissait la psychanalyse comme une pratique thérapeutique, à réserver aux médecins, les non-médecins ne pouvant être admis que dans une position subordonnée, tandis que Lacan y voyait une formation personnelle, une recherche de soi où la guérison, si elle devait advenir, ne venait que « de surcroît ». Au plan de la pratique, la divergence s'est accentuée sur ce qui pouvait apparaître comme des détails, mais des détails qui ont conduit à la rupture. Pour Freud et les premiers analystes une cure comportait normalement une séance quotidienne d'une heure tous les jours, soit cinq à six séances par semaine. Les Français, au lendemain de la guerre, allégèrent cette exigence en instaurant des séances de trois quarts d'heure au rythme de quatre, voire seulement trois fois par semaine. Lacan, lui, alla beaucoup plus loin en instaurant la pratique de séances à durée variable, auxquelles il mettait fin à son gré, fût-ce au bout de quelques minutes. Il couvrait cette pratique de considérations théoriques peu convaincantes pour la plupart de ses collègues, qui le sommèrent à plusieurs reprises d'y renoncer ; il semble que Lacan l'ait promis de façon réitérée, mais sans tenir parole. De plus, à la grande inquiétude de certains, ses analysants – disciples – zélotes commençaient à former au sein de l'Institut de psychanalyse et de la Société un groupe de poids croissant.

La rupture survint en 1953, à l'occasion d'une redéfinition de l'Institut de psychanalyse, pratiquement disparu avec la guerre, et que la SPP se proposait de réanimer pour en faire un véritable lieu de formation des psychanalystes. Deux projets différents de statuts, de règles de fonctionnement et de mode de formation sont alors préparés par Nacht et par Lacan. Les passions s'exacerbent au point d'entraîner, en juin 1953, la démission de plusieurs membres de la SPP (Juliette Favez-Boutonier, Françoise Dolto, Daniel Lagache) qui créent un

nouveau groupement, la Société française de psychanalyse (ci-après désignée « SFP »), où ils seront rejoints par d'autres démissionnaires, dont Lacan. La SPP, amputée d'une partie de ses membres, voit le triomphe de Nacht ; l'Institut de psychanalyse, recréé selon ses vues, voit le jour officiellement le 1er juin 1954.

Il semble que sur le moment les démissionnaires n'aient pas pris garde à une conséquence importante de leur décision : ils cessaient par là même d'appartenir à l'Association psychanalytique internationale (API), qui ne reconnaît d'affiliation que par le biais des sociétés locales : ils s'en trouvaient donc ipso facto exclus. La nouvelle SFP entreprit donc des démarches auprès de l'API pour s'en faire reconnaître. Celle-ci nomma un comité d'enquête, qui rendit un avis défavorable, essentiellement motivé par la pratique lacanienne des séances à durée variable, et qui exigea qu'il y fût mis fin. Il n'était pas facile à la SFP de désavouer sur ce point Lacan qui y jouissait d'une grande influence, et qui, au-delà, rencontrait un succès public jamais atteint par aucun psychanalyste depuis Freud. Cependant, après dix ans de tractations compliquées, la crise finit par se dénouer. Lacan fut déchu par la SFP elle-même de ses fonctions de « didacticien » (c'est-à-dire que lui était dénié le droit de former des psychanalystes) ; ceci le conduisit à en démissionner en 1964 et à créer un nouveau groupe, baptisé École freudienne de Paris, où le rejoignirent un certain nombre de fidèles. La SFP, ainsi délestée, se rebaptisa Association psychanalytique de France, et fut peu après reconnue par l'API comme seconde Société psychanalytique française (la première restant la SPP). La Nouvelle revue de psychanalyse, alors créée, exprimera souvent ses orientations.

Le mouvement de fractionnement, cependant, ne s'arrêta pas là. Cinq ans plus tard, en 1969, un certain nombre de membres de l'École freudienne, rebelles à Lacan, s'en séparèrent pour fonder une nouvelle association, tout simplement nommée Quatrième Groupe, dont les principes de fonctionnement, en s'écartant de ceux que prônait Lacan, se rapprochèrent de ceux qui prévalaient à la SPP et à l'APF, mais qui cependant ne fut pas reconnue par l'API (ce Quatrième Groupe s'est donné un organe propre, la revue *Topique*). L'École freudienne elle-même sera dissoute par Lacan, qui produit là un dernier coup de théâtre, à la veille de sa mort en 1980... pour donner naissance à une « École de la Cause freudienne », et, par de multiples fragmentations et recoupements, à un véritable pullulement de groupes, associations, cercles d'études, etc., ainsi qu'à des publications souvent confidentielles, épisodiques et volontiers ésotériques. En cette géographie incertaine et fluctuante, qu'il serait vain de tenter de dessiner, il devient parfois difficile de savoir qui est réellement

psychanalyste et ce qu'alors cela veut dire... On a assisté en effet, au cours de cette évolution malheureuse, à toute une prolifération de pseudoanalystes (rappelons qu'en France le titre n'est protégé par aucune disposition légale) qui se sont saisis d'un malencontreux aphorisme de Lacan selon lequel « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même » : belle invite, pour tous ceux que rebutent les longues et difficiles formations de la SPP et de l'APF, ou qui y ont échoué, à s'instituer analystes de leur propre décision, avec l'accord d'une association indulgente (voire même quitte à en créer une...). Il en résulte qu'aujourd'hui seule l'appartenance à une Société clairement structurée quant aux règles de la formation et de la pratique peut garantir la compétence du psychanalyste.

Disons ici que, pour l'essentiel, la situation est claire. Il existe actuellement en France deux sociétés de psychanalyse officiellement reconnues par l'API, et qui par là même respectent les règles qu'elle édicte quant à la formation des analystes et à la pratique de l'analyse (y compris, ce qui est essentiel, la déontologie) :

- la Société psychanalytique de Paris, SPP, 187, rue Saint-Jacques, 75005 Paris, site Internet : www.spp.asso.fr ;
- l'Association psychanalytique de France, APF, 24, place Dauphine, 75001 Paris, site Internet : www.associationpsychanalytiquedefrance.org.

On peut y ajouter le « Quatrième Groupe », 72, rue Maurice-Ripoche, 75014 Paris, non affilié à l'API, mais qui fonctionne selon des principes comparables ; site Internet : www.quatrieme-groupe.org /.

Il est certes possible de trouver ailleurs un psychanalyste compétent, mais l'aventure est alors incertaine. Car, au-delà de la personnalité de Lacan qui a été le cristallisateur répétitif de crises successives, les conflits ont toujours surgi à propos de la formation du psychanalyste, d'une part, de la pratique psychanalytique d'autre part. C'est pourquoi nous préciserons brièvement les règles suivies par les sociétés affiliées à l'API.

II. L'Association psychanalytique internationale et les sociétés constituantes

L'API, fondée en 1910 lors du IIe Congrès international de

psychanalyse, qui s'était réuni à Nuremberg, est une association sans but lucratif dont le siège est à Londres. Elle regroupe actuellement environ 80 sociétés composantes qui comptent environ 10 000 psychanalystes. C'est une association fédérative qui regroupe des sociétés nationales par l'intermédiaire de leur regroupement en trois zones géographiques (actuellement, l'Amérique du Nord sauf le Mexique, l'Amérique latine et le reste du monde, en fait essentiellement l'Europe). L'API n'admet en son sein que des psychanalystes qualifiés en exercice et ne les admet qu'en tant que membres de sociétés locales (il n'y a pas, sauf rares exceptions, d'affiliation directe). Ainsi, un psychanalyste français membre de la SPP ou de l'APF appartient de ce fait même à la Fédération européenne de psychanalyse et à l'API ; il perd ces affiliations en quittant sa société locale.

Les statuts de l'API s'ouvrent sur cette définition de la psychanalyse :

« Le terme "psychanalyse" se rapporte à une théorie de la structure et du fonctionnement de la personnalité, à l'application de cette théorie dans d'autres domaines de la connaissance, et, enfin, à une technique psychothérapeutique spécifique. Cet ensemble de connaissances repose sur les découvertes psychologiques fondamentales de Sigmund Freud, qui sont à son origine. »

Ces mêmes statuts précisent ensuite les objectifs de l'association :

- favoriser les échanges entre psychanalystes et le progrès de la psychanalyse par des publications, des congrès, etc. ;
- définir les règles générales de la formation du psychanalyste ;
- définir les règles générales de la pratique psychanalytique et sa déontologie ;
- assurer le respect par les sociétés composantes des règles ainsi définies. Une Société locale, en effet, ne peut être admise au sein de l'API que si elle respecte ces règles ; elle en est exclue s'il s'avère qu'elle ne les respecte pas. On a vu précédemment qu'en effet l'API a exercé à cet égard un contrôle strict sur l'évolution du mouvement français.

L'API organise des congrès internationaux qui se réunissent tous les deux ans. Les psychanalystes français se voient en outre conviés à des « conférences » organisées, tous les deux ans également, par la Fédération européenne de psychanalyse, et à des congrès des psychanalystes de langue française réunis chaque année (alternativement à Paris et dans une autre ville de langue française) ;

ceci sans préjudice des nombreux séminaires, groupes de travail, colloques, week-ends de discussion, etc. organisés au fil de l'année par chaque Société.

III. La formation du psychanalyste

Nous résumerons ici, parce qu'elle est pour l'essentiel conforme aux standards définis par l'API, la procédure mise en œuvre par les deux instituts de psychanalyse (Paris et Lyon) organes de formation de la Société psychanalytique de Paris.

L'obligation fondamentale est de suivre, pendant tout le temps nécessaire (il se compte en années), mais qui ne peut être inférieur à trois ans, une psychanalyse personnelle ; cette analyse doit en principe s'effectuer avec un membre de la SPP. Antérieurement, on distinguait entre des analyses « thérapeutiques », entreprises sur la base d'une souffrance personnelle, et des analyses « didactiques », commencées d'emblée dans le but de devenir soi-même psychanalyste. Cette distinction a été supprimée (elle subsiste dans d'autres sociétés de l'API). Il est apparu en effet que, à être posée institutionnellement, elle pouvait comporter de fâcheuses conséquences : certains analysants qui choisissent de voir dans leur « analyse didactique » un nouveau cycle d'études, sur le même plan que leur formation universitaire précédente, développent sur cette position des résistances opiniâtres à une véritable mise en cause de soi. On préfère poser aujourd'hui qu'il n'y a qu'une sorte d'analyse. Quelles que soient à l'origine les motivations alléguées par l'analysant, elles en traduisent et masquent nécessairement bien d'autres, à analyser en tant que telles ; au demeurant, il est évident que nul ne peut prétendre devenir analyste s'il n'accepte d'abord de se mettre totalement en cause dans sa propre analyse, ainsi qu'il l'attendra de ses propres patients s'il doit devenir un jour analyste.

Quand son analyse personnelle est suffisamment avancée, il peut poser officiellement candidature à une formation. Il est alors reçu, en entretiens individuels, par trois membres de la « Commission du cursus », qui rend son avis après délibération. Il faut souligner que l'analyste du postulant est exclu de cette discussion, et s'interdit d'intervenir, fût-ce par un simple avis ; cette règle (dont l'initiative fut française) sera respectée à toutes les étapes du cursus de formation.

Si le candidat est accepté, il est autorisé à entreprendre deux analyses en « supervision » (soit successivement, soit simultanément selon les cas), c'est-à-dire qu'il en discute régulièrement avec un analyste

qualifié agréé par la SPP dans les fonctions de formateur. Cette période de supervisions varie d'ordinaire entre trois et cinq ans (les cures elles-mêmes pouvant bien sûr continuer au-delà de la supervision). Simultanément, et tout au long de son cursus, l'analyste en formation fréquente un certain nombre de séminaires ou groupes de travail qu'il choisit librement parmi ceux qu'organisent les instituts et la SPP elle-même. Vient le moment où, en accord avec ses superviseurs, le candidat peut demander la clôture et la « validation » de son cursus, c'est-à-dire la reconnaissance officielle de la qualité satisfaisante de sa formation. Si cet agrément lui est donné, il pourra ensuite solliciter son admission – par élection – au titre de membre de la Société psychanalytique de Paris.

Les statistiques montrent que, du début de l'analyse personnelle à cette admission au sein de la SPP, la durée moyenne de la formation est de dix à douze ans qui s'ajoutent bien entendu à la formation préalable, le plus souvent de médecin ou de psychologue (la SPP compte environ 850 membres, en proportions approximativement égales médecins et psychologues). Cette formation est donc longue, et la sélection sévère.

Signalons enfin que, en dépit d'un intitulé conservé – peut-être fâcheusement – du passé, la Société psychanalytique de Paris, dont les instituts de psychanalyse sont les organes de formation, est en fait une Société nationale. Si, pour des raisons historiques, une large part des activités reste centrée à Paris, il existe des groupes régionaux de la SPP (à Lyon, Toulouse, Aix-Marseille, Bordeaux en particulier) en développement.

IV. Les règles générales de la pratique psychanalytique

Ces règles se sont précisées tout au long de l'histoire résumée dans les chapitres précédents, une histoire qui permet de mieux les comprendre.

Un jour, quelqu'un prend la décision d'aller consulter un psychanalyste ; il (elle) veut entreprendre une analyse ou simplement y songe, l'espère, le redoute, etc. Ce peut être un projet longuement mûri, ce peut être une démarche assez impulsive décidée dans un moment de curiosité ou de désarroi ; ce peut être sur la base d'une information soigneusement collectée au préalable, ou bien au contraire dans l'ignorance à peu près complète de ce que sont la

psychanalyse et le psychanalyste, plus ou moins confondu avec le psychiatre, le psychologue, le spécialiste du « cri primal » ou de l'« analyse transactionnelle », etc. Mais, quel que soit le cas, cette première entrevue va être importante : pour le consultant d'abord, et, si le contact se prolonge, pour les deux protagonistes.

Les meilleures conditions pour entreprendre une analyse sont réunies si se manifeste chez le consultant une véritable demande d'aide, sur la base d'une souffrance personnelle ou à tout le moins d'une inquiétude, le consultant admettant que la source s'en trouve au moins pour une part dans sa propre vie psychique, dont il perçoit déjà certaines caractéristiques (ce qu'on nomme en jargon l'« insight », c'est-à-dire une certaine intuition du monde intérieur). Il y faut aussi, bien sûr, une certaine confiance dans la démarche projetée, sans quoi elle serait d'emblée frappée de nullité. Ces conditions sont au mieux réalisées lorsqu'il s'agit d'un projet mûri, d'une décision prise en conclusion de tout un cheminement personnel préalable.

Mais l'analyse ne peut s'engager que par consentement mutuel. L'analyste, lui, a pour tâche d'estimer les chances de l'entreprise sur la base d'une évaluation clinique de la demande et des caractéristiques du fonctionnement psychique du consultant. Il lui faut estimer s'il s'agit bien d'une « indication d'analyse » (pour reprendre le terme, d'usage courant en médecine, d'« indication » d'une procédure thérapeutique). La décision est importante : une analyse est une entreprise longue et délicate ; tout analyste sait d'expérience qu'une erreur dans l'évaluation initiale risque de déboucher sur une impasse qui laissera les deux protagonistes insatisfaits. Il y faudra, éventuellement, plus d'un entretien.

Il se peut que l'analyse proprement dite (dans le classique dispositif « divan-fauteuil ») paraisse peu indiquée. Le psychanalyste peut alors proposer au consultant une autre forme de cure : par exemple une psychothérapie (entretiens en face à face, au rythme, d'ordinaire, d'une ou de deux séances par semaine) ou un psychodrame analytique. Il pourra conseiller au consultant de s'adresser plutôt à un psychiatre, un spécialiste de la relaxation, du conseil psychologique ou du conseil conjugal, etc., c'est-à-dire rediriger la demande dans une voie qu'il estime plus appropriée.

Si l'analyse paraît indiquée, le consultant reste libre, bien entendu, de s'adresser à un autre analyste s'il le préfère ; il doit cependant savoir que la réponse qu'il obtient ainsi signifie « oui, j'estime, sur les données dont je dispose que nous pouvons entreprendre votre analyse » ; ceci engage le psychanalyste qui répond ainsi, mais n'engage pas

ipso facto un autre que lui-même. Si l'accord se fait, on convient d'un certain nombre de dispositions qui vont définir le « cadre » : quant au lieu, invariable, à l'horaire, choisi par consentement mutuel mais qui sera conservé ensuite aussi stable que possible, quant à la fréquence des séances (usuellement trois et si possible quatre séances par semaine, d'une durée invariable de trois quarts d'heure), et quant aux honoraires. Il faut signaler à ce propos qu'il existe en France un certain nombre de centres de soins où la gratuité est de règle (tel le Centre de consultations et de traitements psychanalytiques Jean-Favreau, 187, rue Saint-Jacques, à Paris, qui fonctionne sous la responsabilité de la SPP). Nombreux sont les psychanalystes médecins qui travaillent sous le régime d'une convention avec la Sécurité sociale.

Le consultant s'inquiète souvent, et légitimement, de la durée probable du traitement. Il n'est guère possible de répondre a priori : cela se jouera dans l'analyse même, et toute réponse prématurée risque d'en stériliser des aspects essentiels.

Le cadre de l'analyse ayant été ainsi défini, celle-ci va se dérouler dans les conditions générales fixées d'emblée par Freud. L'analysant, allongé sur un divan, est sollicité de dire librement ce qui lui vient à l'esprit, sans trier, sans taire ce qui peut lui apparaître choquant ou absurde, ou « sans rapport avec le sujet », etc. C'est la « règle fondamentale ». L'analyste, assis derrière son patient, reste le plus souvent silencieux, n'intervenant qu'aux moments où il le juge utile pour favoriser la poursuite du processus. Il s'agit en effet de laisser émerger ce qui d'ordinaire reste enfoui : le but essentiel de l'analyse, c'est la levée du refoulement. Ceci n'est possible que si est strictement respecté l'adage « tout dire, ne rien faire » tant que dure la séance ; quels que soient les émois, les affects et représentations qui surgissent, analysant et analyste resteront, pendant tout le temps convenu pour la séance, dans les positions – divan et fauteuil – que leur assigne la règle à laquelle tous deux sont soumis. L'analyste s'abstient de toute référence à sa vie personnelle, à ses opinions religieuses, morales, politiques, etc. ; au-delà, dans toute la mesure du possible, il s'abstient hors des séances de tout contact personnel avec le patient, ses proches, sa famille. Il est exclu qu'il recherche par des voies latérales des renseignements pour recouper les dires du patient : seuls ceux-ci ont un intérêt pour l'analyse. Cette « neutralité » de l'analyste constitue aujourd'hui un impératif absolu ; la nécessité s'en est lentement dégagée au cours de la longue histoire résumée dans les chapitres précédents. Elle évite bien des déboires qu'ont connus les premiers analystes, dont l'un des aspects a résidé dans les tensions, les dissensions et les crises qui ont marqué le mouvement

psychanalytique faute que cette règle soit respectée. Elle est la condition fondamentale d'un bon développement et d'une bonne analyse du transfert (et du contre-transfert qui y répond). L'analyste, en règle générale, intervient peu : parfois pour soutenir, encourager un fil associatif, plus souvent pour suggérer une interprétation, plus rarement pour avancer une « construction » qui rassemble, en certains moments clés du processus, tout un ensemble d'interprétations déjà acceptées.

Viendra un moment où il faudra envisager de mettre fin à l'analyse. Ce moment de séparation, de deuil, devra lui-même être analysé suffisamment pour que, enfin, l'analysant, quittant son analyste, puisse, profitant des changements survenus dans sa vie psychique, faire, aussi pleinement et heureusement qu'il le pourra, ce qui était le but de toute l'entreprise : vivre mieux...

Épilogue

Lorsque, en mai 1936, Freud atteignit 80 ans, de nombreux hommages, venus du monde entier, lui furent adressés. Dans un texte rédigé par Thomas Mann et signé par 200 intellectuels (dont Jules Romains, Romain Rolland, H.G. Wells, Virginia Woolf, Stephan Zweig, etc.), Freud est dépeint comme « un penseur et un chercheur qui sut comment demeurer seul, puis entraîner bien d'autres vers lui et avec lui [...] il fit apparaître de tous côtés de nouveaux problèmes et changea les échelles de valeurs [...] même si l'avenir devait donner une nouvelle forme ou modifier l'un ou l'autre des résultats obtenus par sa recherche, jamais plus on n'étouffera les questions que Sigmund Freud a posées à l'humanité... ».

Bibliographie

Références bibliographiques

- Anzieu D. *L'Autoanalyse de Freud et la découverte de la psychanalyse* Paris, Puf, nouv. éd., en 2 vol., 1975.
- Barande I. et Barande R. *Histoire de la psychanalyse en France* Toulouse, Privat, 1975.
- Berthelsen D. *La Famille Freud au jour le jour* Paris, Puf, 1991.
- Chemouni J. *Histoire du mouvement psychanalytique* Paris, Puf, 1990.
- Donnet J.-L. « L'évolution historique de la psychanalyse », in *Histoire de la philosophie*, sous la dir. de Belaval Y. *Encyclopédie de la Pléiade* vol. 3, Paris, Gallimard, 1974.
- Ellenberger H. F. *À la découverte de l'inconscient* Villeurbanne, SIMEP, 1974.
- Flem L. *La Vie quotidienne de Freud et de ses patients* Paris, Hachette, 1986.
- – *L'Homme Freud* Paris, Le Seuil, 1991.
- Freud M. *Freud, mon père* Paris, Denöel, 1975.
- Freud S. *Ma vie et la psychanalyse (1924)* Paris, Gallimard, 1950.
- Jaccard R. et coll. *Histoire de la psychanalyse* Paris, Hachette, 1982.
- Jaccard R. *Freud* Paris, Puf, 1983.
- Jones E. *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud* Paris, Puf, vol. 1, 1958 ; vol. 2, 1961 ; vol. 3, 1969.
- Gay P. *Freud, une vie* Paris, Hachette, 1991.
- Mannoni O. *Freud* Paris, Le Seuil, 1968.
- Mijolla A. de Golse B. Mijolla-Mellor S. de et Perron R. *Dictionnaire international de psychanalyse* Paris, Calmann-Lévy, 2005, rééd. Hachette, 2005.
- Roazen P. *La Saga freudienne* Paris, Puf, 1986.
- Robert M. *La Révolution psychanalytique. La vie et l'œuvre de Freud* Paris, Pavot, 1964.
- Roudinesco E. *La Bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France* Paris, Le Seuil, 1986.
- Roudinesco E. et Plon M. *Dictionnaire de la psychanalyse* Paris, Fayard, 1997.
- Schur M. *La Mort dans la vie de Freud* Paris, Gallimard, 1975.

- Sulloway F. *J.Freud, biologiste de l'esprit* Paris, Fayard, 1981.
- Signalons l'active *Association internationale d'histoire de la psychanalyse*, 20, rue du Commandant-Mouchotte, 75014 Paris,
www.aihp@ed-psycha.org.